Les dossiers
Histoire
et
civilisation

cégep de Sherbrooke

Liberté, égalité, fiction?

Cristallisation d'un idéal américain dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle

Liberté politique ?

Liberté d'entreprendre ?

Liberté de culte ?

Volume 4 N°2 Hiver 2011

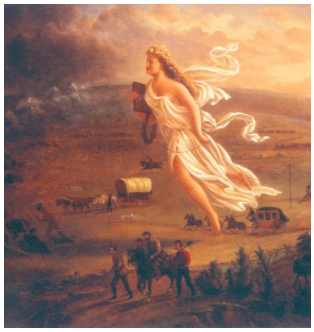
SOMMAIRE

Dossier

L'idéal américain de la liberté individuelle au XIX^{e} siècle

- La liberté dans les États-Unis du XIX^{e} siècle, p.3-5.
- Les libertés politiques, p.6-15.
- Sous le signe de la prospérité : l'idéal de la liberté dans l'économie, p.16-25
- Diversité religieuse et tolérance : les problèmes de la liberté de religion, p.26-34.
- Liberté d'expression: De l'idéalisation à la critique, p.35-43.

Image en couverture:
Chromolithographie réalisée en 1873 par George A. Croffut à partir de :
John Gast,
American Progress, 1872, Huile sur toile
Los Angeles, Museum of the American West



LES DOSSIERS HISTOIRE ET CIVILISATION
Document produit dans le cadre de l'Activité d'intégration du programme Histoire et civilisation sous la supervision de M. Charles Bourget.

Comité de rédaction: Laurence Bachand, Sarah Bélanger, Estelle Bourbeau, Myriam Côté, Émilie Ferland, Alex LaMadeleine, Maria Martin et Audrey Michel.

Coordination du programme:
Charles Bourget
(819) 564-6350 poste 4407
charles.bourget@cegepsherbrooke.qc.ca
475, rue du Cégep
Sherbrooke, Qc
Canada, J1E 4K7

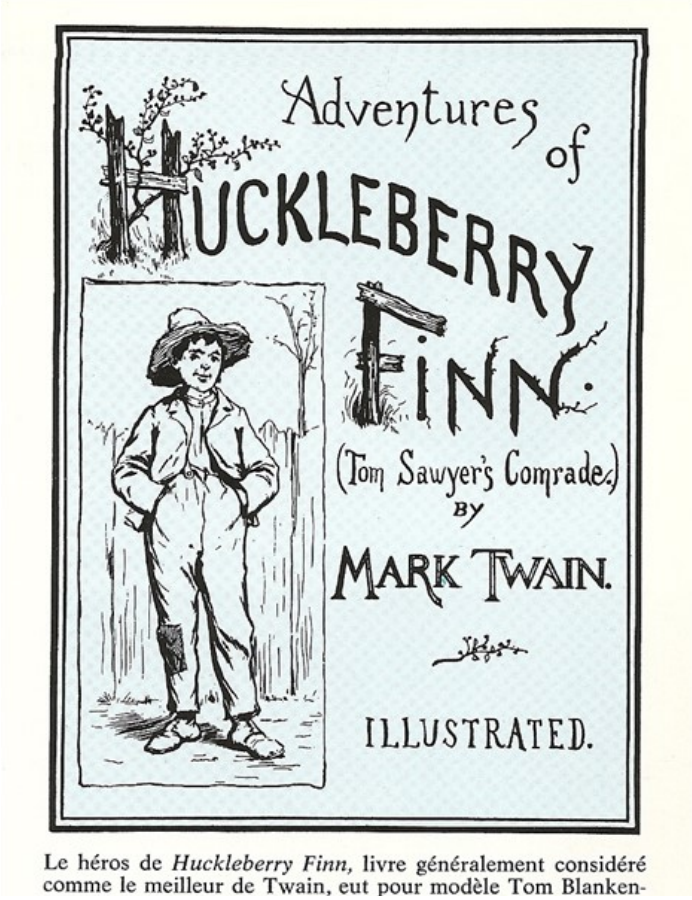
ISSN 1916-4041
© Cégep Sherbrooke, 2011.

Comité de lecture: Louise Couture, Marie-Claude Lapalme.

Merci à nos commanditaires: la Direction des études du Cégep de Sherbrooke, les départements de Arts plastiques, Français, Histoire et Géographie, Philosophie, le programme Histoire et civilisation, le Projet Jeune entreprenariat.

La liberté dans les États-Unis du XIX^e siècle

Par le comité de rédaction



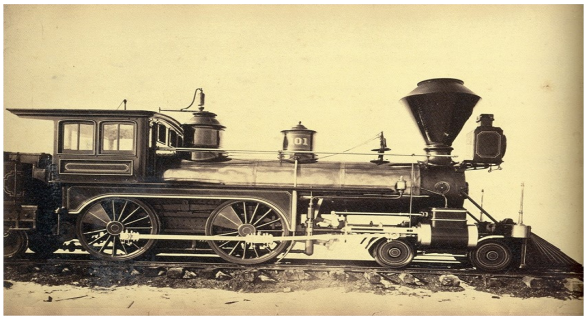
Le héros de *Huckleberry Finn,* livre généralement considéré comme le meilleur de Twain, eut pour modèle Tom Blanken-

Samuel C. Webster
Page couverture du roman *Adventures of Huckleberry Finn*
Tiré *Histoire des États-Unis, vol. 2* par Harry T.WILLIAM

La deuxième moitié du XIX^e siècle américain semble être imprégnée, selon les témoignages que nous ont laissés les hommes de cette époque, d'une liberté nouvelle, contrastant avec la répression du passé. Il s'agit d'une époque charnière dans l'histoire de l'Occident puisqu'après cette période, c'est la culture américaine et non plus européenne qui dominera le monde. Cette période historique des États-Unis est donc incontournable pour comprendre comment la société contemporaine s'est développée tout en prenant conscience des nombreuses influences l'ayant façonnée. Nous vous invitons à y plonger en notre compagnie et à découvrir toutes les subtilités de cette période qui eut comme caractéristique principale de voir l'idéal de liberté se cristalliser dans la société américaine – idéal encore présent aujourd'hui.

Alexis de Tocqueville, un voyageur français, nous a laissé dans son œuvre *De la démocratie en Amérique* un portrait sociologique très intéressant de la société américaine du XIX^e siècle. Alors que les peuples européens se perdent dans l'idéal théorique d'une démocratie, De Tocqueville découvre, aux États-Unis, une société où les hommes sont animés de liberté et vivent dans l'égalité. Leurs valeurs sont fortement influencées par les doctrines des Pères puritains du début de la colonisation; les hommes croient trouver leur salut dans la recherche de la richesse matérielle. Le travail, l'argent et Dieu sont, pour les premiers Américains, des valeurs centrales parfaitement liées, et il n'y a rien de honteux à la réussite matérielle. Bien au contraire, cette réussite est interprétée comme le signe d'une existence fidèle à la volonté divine, puisque les hommes de l'époque cherchent à retrouver Dieu dans des actes concrets et discréditent ainsi l'oisiveté. La réussite personnelle repose dans ces conditions sur les capacités de chacun, ce qui favorise l'individualisation des citoyens et le gain de libertés individuelles. Bien vite, la liberté s'imposa comme la valeur centrale de la société américaine:

> S'il vous semble utile de détourner l'activité intellectuelle et morale de l'homme sur les nécessités de la vie matérielle, et de l'employer à produire le bien-être; si la raison vous paraît plus profitable aux hommes que le génie; si votre objet n'est point de créer des vertus héroïques, mais des habitudes paisibles; si vous aimez mieux voir des vices que des crimes, et préférez trouver moins de grandes actions,



Anonyme
Locomotive à vapeur des ateliers Altoona à Altoona, Pennsylvanie, vers 1865
Tirage albuminé, 27.3 x 42.6 cm

> à la condition de rencontrer moins de forfaits; si, au lieu d'agir dans le sein d'une société brillante, il vous suffit de vivre au milieu d'une société prospère; si, enfin, l'objet principal du gouvernement n'est, point suivant vous, de donner au corps entier de la nation le plus de force ou le plus de gloire possible, mais de procurer à chacun des individus qui le composent le plus de bien-être, et de lui éviter le plus de misère; alors égalisez les conditions, et constituez le gouvernement de la démocratie.[1]

La guerre de Sécession fut pour l'idéal de liberté américain une période charnière puisqu'elle unira les régions du Sud, du Nord et de l'Ouest des États-Unis — régions qui étaient auparavant dissociées les unes des autres — sous une même constitution. Cette unification permit notamment la ratification de deux amendements concernant la liberté et l'égalité : « treizième amendement (1865) : Ni l'esclavage ni la servitude forcée n'existent aux États-Unis ou en quelque lieu dépendant de leur autorité, si ce n'est comme châtiment d'un crime pour lequel il y aura en condamnation légale »[2] et « quinzième amendement (1870) : Le droit de vote des citoyens des États-Unis ne sera dénié ou limité par les États-Unis, ou par quelque État que ce soit, pour des raisons de race, de couleur ou de condition antérieure de servitude»[3]. Ces amendements sont parmi les derniers ratifiés concernant la liberté des individus. C'est principalement pour cette raison que nous nous sommes intéressées à la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, surnommée par plusieurs historiens « l'Âge doré », puisque pour la première fois, les États-Unis présentent une unité nationale qui permettra aux valeurs touchant aux libertés individuelles de se cristalliser. La période suivant la guerre de Sécession fut donc celle où les États-Unis commencèrent à élaborer leur identité nationale en adoptant des valeurs et une culture communes basées sur la liberté.

Il est donc indéniable que la caractéristique idéologique principale des États-Unis dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle est la place centrale que la valeur de liberté y occupait, définie comme étant l'ensemble des libertés individuelles assurées par la constitution ayant pour but de permettre à chacun de poursuivre son idée du bonheur. Cependant, il serait faux d'affirmer que cette époque marque la naissance de l'idéal de liberté : comme nous l'avons mentionné précédemment, il s'agit plus spécifiquement de sa cristallisation, c'est-à-dire de sa diffusion généralisée à travers le pays et de son incrustation dans toutes les sphères de la société autant au plan théorique que concret. Comme l'écrit l'historien Bernard Vincent : « ces années sont capitales, car elles sont celles de la maturation, parfois douloureuse, des configurations du XX^{e} siècle approchant »[4]. La centralité de la liberté dans la société américaine ne fait pas exception, et l'inauguration de la statue de la Liberté, en 1886, est un exemple éloquent de cette cristallisation. Nous nous sommes donc posé la question suivante : dans quelle mesure l'idéal de liberté était-il réellement présent dans la société américaine de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle? Nous croyons, et c'est ce

Anonyme
Administration's Promises Kept Cartoon, 1896
Gravure
Columbus, Ohio Historical Society Library

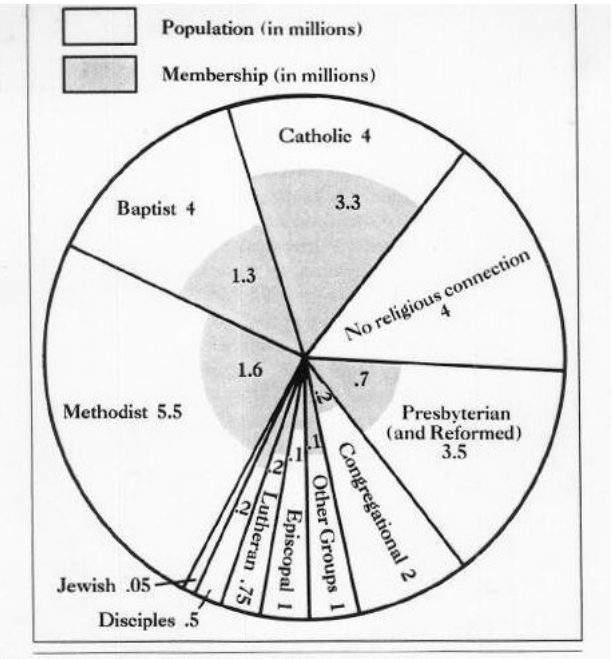
que nous allons tenter de prouver à travers les différents articles de cette revue, que l'idéal de liberté s'est manifesté à travers plusieurs phénomènes concrets, mais qu'il rencontrait aussi de sérieuses limites dans plusieurs domaines.

Nous tenterons donc d'observer les signes tangibles de la cristallisation de la liberté aux États-Unis dans plusieurs sphères sociales différentes, la liberté changeant de visage tout dépendant du domaine dans lequel elle est abordée. Plusieurs aspects sociaux seront ainsi discutés dans le but précis de prouver, comme nous l'avons affirmé plus haut, que les États-Unis de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle ont connu des manifestations concrètes d'un idéal de liberté en processus de cristallisation, mais que l'application de cet idéal restait imparfaite. Nous nous concentrerons sur l'aspect politique de la liberté, sur la liberté d'entreprendre, sur la liberté religieuse et sur l'expression culturelle de l'idéal de liberté.

D'abord, nous nous intéresserons à la politique de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle aux États-Unis et à ses grands hommes. Par le biais des amendements déjà présents, ajoutés ou ratifiés dans la constitution, les auteures chercheront à faire la démonstration des idéologies politiques de l'époque. De plus, en s'intéressant à des politiciens comme Lincoln, Johnson et Grant, elles présenteront une évolution des mentalités. De manière globale, cet article, traitant de l'aspect politique, introduira les différentes normes sociales établies entre 1950 et 1914. Nous verrons également de quelle manière ces normes permettent de régulariser la société américaine en soutenant une égalité des droits et une liberté individuelle. Malheureusement, comme nous le soulignerons, ces idées d'égalité et de liberté ne sont pas toujours mises en pratique. Finalement, à travers l'article, il sera possible de constater que l'aspect politique est grandement influencé par l'économie dans la société américaine.

Nous enchaînerons donc avec un article portant sur l'économie américaine de cette période. On y abordera tout d'abord le libéralisme économique, la principale doctrine économique de l'époque, qui affirme que chaque homme a la possibilité de s'élever socialement par ses efforts individuels. Les applications concrètes de cette philosophie sont également au menu. Elles soront abordées notamment à travers l'industrialisation et la conquête de l'Ouest américain. Cependant, les auteures se sont questionnées sur cet idéal de liberté économique: permettait-il réellement à tous, peu importe les conditions sociales initiales, de s'élever socialement et d'avoir sensiblement la même liberté d'action?

Pour sa part, le troisième article traite de la liberté d'expression religieuse et de l'importance des différentes vagues d'immigration dans la société américaine. Les nombreux immigrants du XIX^{e} siècle apportèrent en effet avec eux leurs croyances et leurs cultes sur ce continent rempli d'espoir. Cependant, les différentes religions coexistaient-elles vraiment ensemble sans que des tensions ne soient créées? Pouvait-on réellement exercer son culte librement, quel qu'il soit? C'est principalement sur ces questions que les auteures se sont penchées pour explorer la liberté d'expression religieuse à l'époque.



US church membership, 1855
Tiré de *Census*

Enfin, le quatrième article résume l'ensemble des valeurs de la société américaine en s'intéressant à la liberté d'expression et à la culture. Celle-ci résulte des différentes influences sociales, politiques et économiques et, s'il y avait réellement une manifestation concrète de la liberté dans la société à l'époque que nous abordons, elle devait nécessairement se refléter dans les créations artistiques. Nous avons donc tenté de voir par l'entremise des deux types de culture présents alors, soit la culture élitiste et la culture populaire, comment cet idéal et cette liberté d'expression étaient représentés.

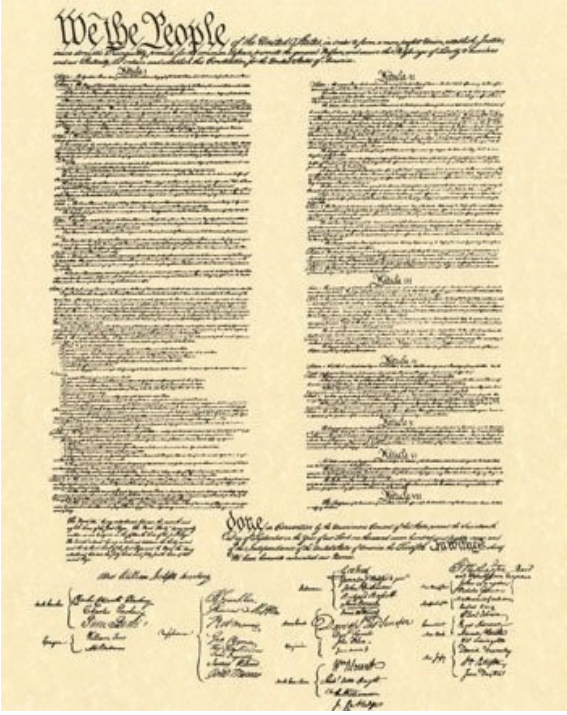
Références

[1] A. DE TOCQUEVILLE, *Da la démocratie en Amérique,* vol. 1, p.256.
[2] C.CLOUDO, *Les États-Unis d'Amérique : Les institutions politiques tome 2*, p. 58.
[3] *Ibid*.
[4] B. VINCENT, *Histoire des États-Unis*, p. 131.

Les libertés politiques

Par Laurence Bachand et Émilie Ferland

Les États-Unis sont un pays où la liberté est une valeur fondamentale. Il suffit de penser à la guerre d'Indépendance qui opposait les Américains et les Britanniques, de 1775 à 1783, pour avoir là un exemple parfait de la volonté de ce peuple à promouvoir ses idéaux. Le conflit eut pour principale cause la montée incroyable des impôts par la Grande-Bretagne pour payer ses dettes après la guerre de Sept Ans. Les Américains prirent donc les armes pour se débarrasser de la domination exercée par la mère patrie. Finalement, après sa victoire, le peuple nouvellement souverain s'est doté d'une constitution[1], garantissant ainsi de nombreuses libertés civiles. Cette constitution, établissant un ensemble de lois régissant le pays, est devenue le fondement des libertés politiques et sociales des États-Unis. Il est indéniable qu'en théorie, les libertés individuelles sont promulguées par les textes officiels. Pourtant, il est aussi clair que ces libertés théoriques ne sont pas un reflet de la réalité, car ce ne sont pas tous les hommes qui ont accès aux mêmes libertés et à la même égalité. Ainsi, la question se pose : jusqu'à quel point et dans quelles mesures les libertés politiques trouvent-elles un écho dans la réalité, durant de 1865 à 1914? L'hypothèse soutenue est que, malgré les grandes idéologies et les actes posés, les réelles libertés politiques telles que stipulées dans la constitution sont réservées aux hommes Blancs de plus de 21 ans, de préférence bien nantis, tandis que les autres individus sont soumis à des inégalités sociales. Nous tenterons de démontrer cette hypothèse à travers l'évolution des idées politiques : les idéaux défendus par la guerre de Sécession, ceux défendus durant la période de Reconstruction et l'idéal économique qui dominait la politique de 1880 à 1900. Nous tenterons également de faire ressortir les limites de ces idéaux.



Constitution of United States, 1787
Washington, National Archives of the United States

La guerre de Sécession

De prime abord, il est important de spécifier que l'esclavage avait cours dans les états du Sud avant 1865, et que les conditions de vie des Noirs étaient par le fait même plus que misérables. Ainsi, durant la période abordée, qui s'étend de 1860 à 1914, de nombreuses actions avaient été menées pour élargir à tous la possibilité de jouir des libertés politiques. La guerre de Sécession éclata notamment pour des raisons de libertés individuelles et politiques. En effet, lors de la rédaction de la constitution, dès la guerre d'Indépendance américaine, le Nord (Connecticut, Delaware, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, etc) et le Sud (Caroline du Sud, Mississippi, Floride, Alabama, Géorgie, Louisiane, Texas, etc) étaient déjà rivaux à propos de l'esclavage. Le Sud préconisait le libre marché et la liberté de faire du profit, alors que la majorité des états du Nord étaient « libres », c'est-à-dire que l'esclavage n'y était pas permis. Par contre, les nordistes ne tentaient pas d'imposer cela aux sudistes. Le problème majeur était plutôt que la concurrence économique n'était pas loyale puisque la main-d'œuvre, au Sud, était gratuite, ce qui faisait chuter le prix des marchandises. Lorsque Abraham Lincoln, un Républicain nordiste, fut élu, les états sudistes prirent cette élection comme une déclaration de guerre. Il est important, ici, de souligner que le parti républicain avait des idéaux d'expansion économique et de progrès social, ce qui aurait pu laisser la voie ouverte pour l'abolition de l'esclavage. Cela explique pourquoi les sudistes prirent très mal la montée au pouvoir de Lincoln. Néanmoins, les Républicains n'étaient pas réellement favorables à donner leur liberté à tous les Noirs. Leur préoccupation principale était de sauvegarder l'Union[2] des États, notamment pour des raisons politiques et économiques : « Cette nation investie d'une mission qui se vit comme le symbole mondial de la démocratie… Que restera-t-il de tout cela si le pays se scinde en deux? »[3] Pourtant, le pays entra dans une guerre civile, la première guerre moderne, qui fit 600 000 morts; ce fut le conflit le plus meurtrier de l'histoire des États-Unis.[4] « L'affront » fait aux sudistes par l'élection de Lincoln était suffisant pour les faire entrer en guerre. Les nordistes, dès lors, n'eurent pas d'autre choix que d'y entrer à leur tour. Finalement, après cinq années de guerre meurtrière, le Nord remporta la victoire et amenda[5] la constitution de trois nouveaux articles permettant aux Noirs d'avoir un statut égal à celui des Blancs. Cependant, ces articles demeurent théoriques, car la loi fut rarement observée. Par ailleurs, la guerre de Sécession permit d'obtenir l'égalité constitutionnelle entre les Noirs et les Blancs, elle parvint aussi à faire un autre pas majeur pour les libertés individuelles et politiques. En effet, « [e]lle a modifié l'image du gouver-

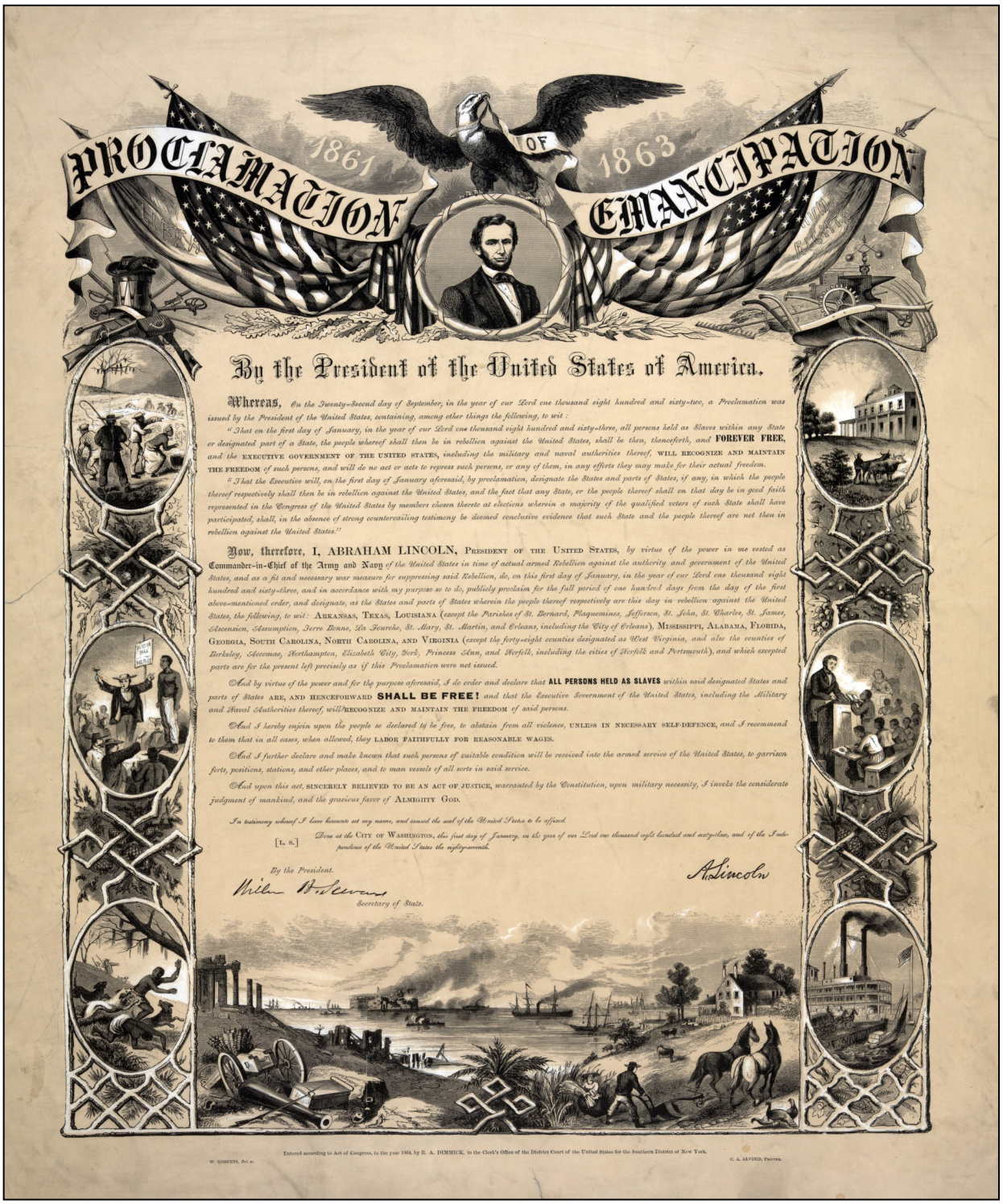
Kurz & Allison,
Battle of Spottsylvania—Engagements at Laurel Hill & NY River, Va. May 8 to 18, 1864
Gravure, v. 1888
Washington, Library of Congress

nement fédéral : jusque-là considéré comme une menace aux libertés individuelles, vieille crainte de la révolution, il est devenu celui qui garantit l'union et protège les droits des citoyens… Il y a plus encore : jusqu'alors, l'Amérique était un pays blanc; désormais, un Noir peut être citoyen américain. »[6] Par contre, même si en théorie, les Noirs pouvaient être citoyens américains, la loi fut plutôt rarement observée. Dans le même ordre d'idée, le droit de vote, inhérent à la condition de citoyen, a aussi été refusé aux femmes durant toute la durée de la période étudiée. En effet, les femmes n'obtinrent le droit de vote qu'en 1918, ce qui démontre bien que les libertés politiques étaient réservées aux hommes blancs.

La Reconstruction (1863 à 1877)

La guerre de Sécession était désormais terminée, mais la période de rétablissement s'annonçait compliquée. En effet, à la suite de ce conflit opposant les États du Sud et ceux du Nord, de nombreuses questions ont été soulevées. La liberté accordée aux Noirs lors de la Proclamation d'émancipation a occasionné plusieurs problèmes et, de ce fait, cette liberté fut loin d'être appliquée en bonne et due forme. De plus, les onze États confédérés devaient êtres rétablis au sein de l'Union, mais soumis à de nombreuses contraintes. Cela a d'ailleurs divisé l'opinion et engendré plusieurs oppositions. La période de Reconstruction qui se déroula de 1863 à 1877 ne fut pas une partie de plaisir. L'émancipation des Noirs ne se fit pas sans problèmes et la réunification de l'Union vint perturber les droits des États du Sud. En somme, autant au plan économique, politique que social, on gardait les Noirs à l'écart par divers moyens et techniques d'intimidation. De plus, la corruption, omniprésente durant cette période historique, finissait pas réduire la liberté politique, puisque cette denière était contrôlée par les plus puissants et les plus influents. Par ailleurs, les libertés des États du Sud étaient aussi diminuées durant la période où ils restaient sous domination de troupes fédérales, dans le but d'accroître les droits des Noirs. La liberté des uns devait brimer la liberté des autres. Bref, à travers l'évolution des idéaux politiques de la période de Reconstruction (de Lincoln à Rutherford B. Hayes), il est possible de constater que la liberté est, de loin, plus accessible aux hommes blancs, puissants et bien nantis, comme le veut notre hypothèse.

De plus, il est important de spécifier que dans la période de



Emancipation Proclamation,1864,
Photographie,
Washington, Library of Congress

Reconstruction qui suit, il sera davantage question des Noirs des États du Sud, puisque les États du Nord avaient aboli l'esclavage entre 1783 et 1799. Malheureusement, le statut d'homme libre donné aux Noirs du Nord ne promettait en rien l'égalité : ils étaient tout de même exclus du vote (sauf en Nouvelle-Angleterre), des écoles, des églises ainsi que des moyens de transport. Par contre, ils n'ont pas eu à subir autant d'intimidation de la part des Blancs que dans les États du Sud lors de l'obtention du droit de vote[7].

Anonyme
Assassinassion of Abraham Lincoln, 1865
Gravure
Washington, Library of Congress

De Lincoln à Johnson

Afin de bien comprendre de quelle manière la liberté et l'égalité se reflétaient dans le domaine politique, il est important de savoir que, malgré la *Proclamation d'émancipation* émise par Lincoln durant la guerre de Sécession, le sort des Noirs dans les États du Sud, ainsi que celui des États eux-mêmes, restait à définir. Avant la fin de la guerre, Lincoln avait déjà un plan concernant la Reconstruction. En fait, son plan, formulé en décembre 1863, consistait d'abord à supprimer les rébellions et à implanter dans les États du Sud des gouvernements fidèles au gouvernement fédéral[8]. Ensuite, il souhaitait accorder l'amnistie à tous les États du Sud qui demanderaient pardon à l'Union et qui accepteraient les proclamations concernant l'abolition de l'esclavage[9]. Lincoln est souvent considéré comme le « libérateur » des Noirs. Pourtant, le président ne demandait pas une abolition officielle de l'esclavage dans le sens où il ne prévoyait aucune mesure visant à protéger l'égalité des Noirs. « Chose plus remarquable encore, Lincoln ne proposait pas d'établir un quelconque contrôle, par le gouvernement national, des relations raciales et ne demandait pas une abolition officielle de l'esclavage pour terminer le travail commencé par sa proclamation[10]. » Lincoln était donc du côté des modérés et son plan de reconstruction visait surtout à rétablir la paix au sein de l'Union. On peut donc déjà remarquer, qu'en pratique, rien n'était réellement fait pour soutenir l'égalité des Noirs du Sud. D'autre part, malheureusement, Lincoln n'exécutera jamais ce plan par lui-même, puisque le 14 avril 1865, il fut assassiné par John Wilkes Booth, un sudiste qui désirait venger les États du Sud. Par le fait même, Booth détruisit l'opportunité d'une reconstruction simple.

Par la suite, Andrew Johnson prit le titre de président des États-Unis. Par contre, il n'aidera pas plus les Noirs du Sud à obtenir de réelles liberté et égalité. Ce démocrate, nommé vice-président par Lincoln, décida de faire appliquer la même politique de Reconstruction que son prédécesseur: « Les États de la Confédération participeraient de nouveau aux délibérations du Congrès, à deux seules conditions : ils se déclaraient d'accord sur l'émancipation, et 10% au moins de leurs électeurs prêteraient serment à l'Union[11]. » C'est alors que le 13^e amendement, qui officiellement abolit l'esclavage partout au États-Unis, fut ratifié (c'est-à-dire accepté) et que des gouvernements du Sud furent reformés[12]. Tout cela se fit un peu à l'insu du Congrès[13] qui n'était pas en session lorsque Johnson appliqua son plan. En plus de se mettre à dos le Congrès, avec sa politique généreuse envers les États du Sud, Johnson s'attira particulièrement le mépris de plusieurs républicains radicaux dont la plupart était d'accord pour dire que le président était beaucoup trop clément et que la Reconstruction se devait d'adopter des méthodes plus efficaces. De ce fait, dans les gouvernements du Sud créés par Johnson, des « codes noirs » avaient été établis. Ces codes refusaient aux Noirs beaucoup de droits civiques (y compris le droit de vote) et les mettaient à l'écart de certaines professions. De plus, les Noirs qui n'avaient pas de travail, c'est-à-dire une grande majorité, pouvaient se faire arrêter pour vagabondage et condamner au travail obligatoire[14], ce qui revenait à un état d'esclavage. En somme, les Noirs n'avaient toujours pas le droit de vote dans les États du Sud et la liberté qu'ils avaient gagnée avec la proclamation se trouvait être plutôt illusoire. Cela continue de confirmer notre hypothèse voulant que ce soient les hommes blancs qui ont accès à la liberté et légalité.

Le Congrès et la reconstruction radicale

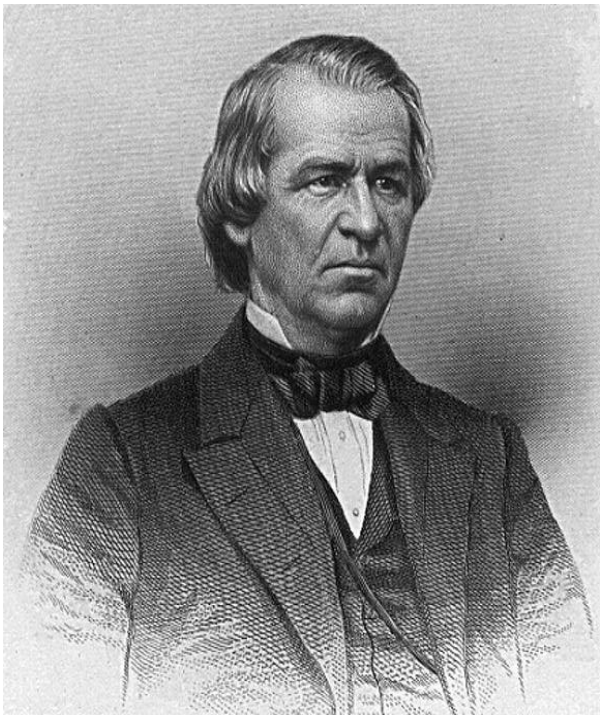
Les radicaux[15]du Congrès, qui, déjà avant la fin de la guerre, s'opposaient au plan de Reconstruction de Lincoln, reprochaient plusieurs choses à Johnson. En effet, ils trouvaient révoltant que même si l'esclavage avait été aboli, l'égalité et les droits civiques des Noirs n'étaient pas protégés. Bref, ils avaient un désir réel d'établir une plus grande égalité entre les Noirs et les Blancs. Cette période est importante afin de rappeler que certains idéaux prônaient la liberté des Noirs, mais qu'au plan pratique, peu de choses étaient faites pour y parvenir.

De plus, les radicaux étaient d'accord pour dire que les États du Sud devaient être punis pour avoir quitté l'Union et, afin de s'accaparer plus de pouvoir, ils affirmaient que le Congrès devait jouer un rôle dans la Reconstruction vu qu'ils y occupaient une place importante[16]. Malheureusement, à cause du plan de Johnson, d'anciens confédérés, qui visiblement étaient en parfait accord avec la Sécession, se retrouvèrent à la tête des nouveaux gouvernements et élurent au Congrès le vice-président de la Confédération ainsi que plusieurs autres hauts placés de la rébellion. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase pour le Congrès et les radicaux qui y siégeaient. À la fin de 1865, le Congrès commença à établir des lois visant à protéger les droits des Noirs et même si le président opposa son veto, le Congrès avait désormais assez de force pour faire annuler ce dernier et ainsi appliquer les lois[17]. Les membres du Congrès s'organisèrent pour prolonger l'existence du Bureau des Affranchis qui aidait les gens de couleur à passer de l'esclavage à la liberté, même si, encore une fois, Johnson y opposa son veto, et, en juin 1866, le Congrès adopta le 14e amendement[18]. Cet amendement étendait la citoyenneté américaine aux Noirs, mais délogeait aussi de toute fonction publique les Blancs qui avaient pris part à la Sécession. De plus, tous les États qui désiraient reprendre leur place dans l'Union devaient le ratifier. Ils déclinèrent tous l'offre, sauf le Tennessee[19]. Ce fut donc à ce moment que le Congrès rejeta le plan de reconstruction du président. En effet, en 1866, les radicaux remportèrent l'élection au Congrès fédéral, ce qui leur permit de débuter leur propre programme de reconstruction.

En 1867, tout le Sud, sauf le Tennessee qui avait ratifié le nouvel amendement, fut divisé en cinq districts militaires, chacun sous l'autorité d'un chef nordiste[20]. Désormais, pour être réadmis dans l'Union, il fallait établir une liste d'électeurs comprenant les Noirs et excluant les Blancs qui avaient pris part à la Sécession, rédiger une nouvelle constitution qui donnait le droit de vote aux Noirs et accepter le 14e amendemen[21]. Cela eut pour effet de faire passer le nombre d'électeurs noirs au-dessus du nombre d'électeurs blancs au Sud. Cela eut aussi pour effet de renforcer la mainmise du parti Républicain, car les Noirs votaient pour celui-ci du fait qu'il leur avait accordé la liberté. Les Noirs obtinrent donc plus de pouvoirs politiques (certains furent membres du Congrès). Finalement, quelques années plus tard, en 1869, le Congrès demanda aux États qui n'avaient toujours pas ratifié le 14e amendement d'approuver, en plus, le 15e qui interdisait de refuser le droit de vote à un citoyen à cause de sa couleur de peau. Tous les États furent réadmis en 1870[22]. On peut donc constater que lors de cette période de la Reconstruction, les droits des Noirs semblaient augmenter, mais qu'encore une fois, ce fut plutôt au point de vue théorique, avec les nouveaux amendements, qu'au point de vue pratique, comme nous le verrons dans la prochaine partie.

Les problèmes de la reconstruction radicale

Il était envisageable que les Blancs du Sud ne se laissent pas faire par cette politique qui accordait pratiquement plus de droits aux Noirs qu'à eux. Ainsi, durant cette période de reconstruction, quelques républicains allèrent jusqu'à influencer les Noirs illettrés à aller voter pour leur parti. Par contre, la



Lillian C. Buttre
Andrew Johnson, 1877
Gravure
New-York, American Portrait Galery

corruption à cette époque fonctionnait aussi pour le parti démocrate et les Blancs des États du Sud étaient très réticent à la reconstruction radicale. «Les Blancs du Sud ne furent jamais réduits à un état d'impuissance abject[23].» En somme, la liberté des Noirs restait tout de même réduite par l'influence des Blancs. Par ailleurs, le régime de la Reconstruction radicale dura environ 6 ans. Certains facteurs expliquent son déclin et nous allons voir lesquels.

Premièrement, les Noirs étaient, pour la plupart, trop peu instruits pour réellement profiter de leurs droits civiques. Deuxièmement, les Blancs du Sud ne se sont pas laissé imposer le plan radical de la Reconstruction. Ils intimidaient et menaçaient même certains Noirs afin qu'ils votent pour les démocrates ou qu'ils ne votent pas du tout. Troisièmement, en général, personne ne tenait «réellement» à l'égalité totale entre les Blancs et les Noirs. En effet, les radicaux désiraient une égalité entre les Blancs et les Noirs surtout dans le but d'obtenir leur vote aux élections et ainsi s'accaparer plus de pouvoir politique. Alors, après quelques années, il y eut un total désintérêt pour les libertés et les droits des Noirs qui finirent par perdre ces derniers dans pratiquement tous les États du Sud[24]. Tout au long de cette période, Johnson continua de s'opposer au Congrès qui entama une procédure d'*impeachment*[25] contre le président. Celle-ci échoua de justesse. De toute manière, Andrew Johnson arrivait à la fin de son mandat.

Finalement, les Noirs ont réussi à obtenir certains avantages

à la suite de la guerre de Sécession : la « liberté » (dans le sens où l'esclavage fut aboli), la citoyenneté américaine et, plus théoriquement qu'en pratique, le droit de vote. De plus, grâce au Bureau des Affranchis, ils ont réussi à avoir accès à l'éducation. Finalement, les 13^e, 14^e, et 15^e amendements qui finirent par être ratifiés constituèrent la base de l'émancipation des Noirs. Malheureusement, ces changements n'ont pas

Anonyme
The Old Plantation, 1790-1800,
Aquarelle
Williamsburg, Virginia, Abby Aldrich Rockefeller Folk
Art Museum

permis aux gens de couleur de devenir économiquement indépendants des Blancs. En effet, durant cette période historique, la majorité des Noirs était, à cause de l'intimidation exercée par les Blancs du Sud, maintenue dans une sorte d'état de servitude d'exploitation. Ils avaient beau être juridiquement libres, mais en pratique, ce ne fut pas toujours le cas. Cela vient encore soutenir notre hypothèse voulant que les Noirs sont exclus de la liberté et l'égalité de l'époque.

Ulysses S. Grant, Rutherford B. Hayes et la fin de la période de Reconstruction

La fin de la Reconstruction n'a pas réellement plus d'impact positif sur les droits des Noirs, puisqu'on se désintéressait de plus en plus de ces derniers. En 1868, l'ancien général de l'armée Ulysses S. Grant, un républicain, gagna les élections de justesse devant son opposant démocrate. Il continua d'exercer la politique radicale de reconstruction, mais ne s'intéressait pas vraiment aux droits des Noirs. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de rétablir la paix entre les États du Sud et ceux du Nord[26]. De plus, la corruption lors de cette période était d'une ampleur considérable[27]. Ce qui n'aida en rien à établir une plus grande égalité. Par la suite, en 1876, ce fut au tour de Rutherford B. Hayes d'être élu président, d'une façon plutôt douteuse et controversée. C'est lui qui mit un terme au programme de reconstruction en retirant les troupes fédérales du Sud: «Le rappel montrait clairement que le gouvernement fédéral se désintéressait du Sud et ne cherchait plus à diriger sa vie politique ni la place que les Noirs devaient occuper dans la société.»[28] De ce fait, la réconciliation des États s'est faite surtout dans le but d'un développement économique. Le problème des Noirs était loin d'être réglé, mais il tomba au second plan[29]. Les Noirs furent, dès cette époque, laissés à eux-mêmes. Par ailleurs, de 1880 à 1890, les Noirs étaient moins bien traités qu'entre 1840 et 1880[30]. En somme, lorsque les États du Sud furent libres, ils décidèrent de redonner aux Noirs la place qui, selon eux, leur appartenait, c'est-à-dire une place qui ressemble plus à un état d'esclavage, malgré l'adoption des deux derniers amendements. Bref, à la fin de cette période, les Noirs du Sud ont perdu, en grande partie, les quelques droits qui leur avaient été accordés tel l'accès à l'éducation. Ils étaient donc toujours exclus des idéaux de liberté et d'égalité valorisés à l'époque.

La période de Reconstruction fut une période d'instabilité en ce qui a trait aux droits civiques des Noirs et aux pouvoirs des États du Sud. En fait, la notion de liberté individuelle était «théoriquement» présente grâce aux amendements ajoutés à la Constitution. Par ailleurs, en pratique, il est impossible de nier que certains gestes ont été posés dans le but d'aider les Noirs, telle la création du Bureau des Affranchis. Mais, en grande majorité, la liberté des Noirs était brimée par les Blancs du Sud. Bref, l'idée de liberté individuelle, dans le contexte de la Reconstruction, est marquée par les 13^e, 14^e, et 15^e amendements au niveau théorique, mais, au point de vue pratique, les accomplissements restent minimes et la liberté et l'égalité demeurent le privilège des Blancs. De plus, comme nous le verrons dans la prochaine partie, ce sont les mieux nantis qui réussiront à s'accaparer encore plus de pouvoir.

La politique de 1880 à 1900

Pendant cette période politique, qui suit celle de la Reconstruction, la démocratie se trouve à la merci des hommes d'affaires riches. En effet, la politique de cette époque semble accorder de l'importance seulement à l'économie, qui est en plein essor. L'idée de liberté semble subordonnée à la possibilité de s'enrichir davantage. Mais cette liberté n'est accessible qu'aux personnes déjà bien nanties, qui ont un certain contrôle sur la politique, comme le mentionne la seconde partie de notre hypothèse. En somme, le gouvernement ne s'intéresse pas vraiment aux autres problèmes sociaux. C'est pour cette raison que la liberté individuelle ne semble s'appliquer qu'à un certain groupe de personnes bien défini.

La « politique du point mort »

Tout d'abord, il n'est pas rare d'entendre l'expression « la politique du point mort » lorsqu'on traite de cette période de l'histoire[31]. Cette appellation vient du fait que la démocratie de l'époque présente un gouvernement qui ne gère pas les intérêts du peuple et qui n'offre pas de possibilités aux gens d'affirmer leurs opinions en choisissant entre différentes possibilités, dans le but de bien représenter la population.

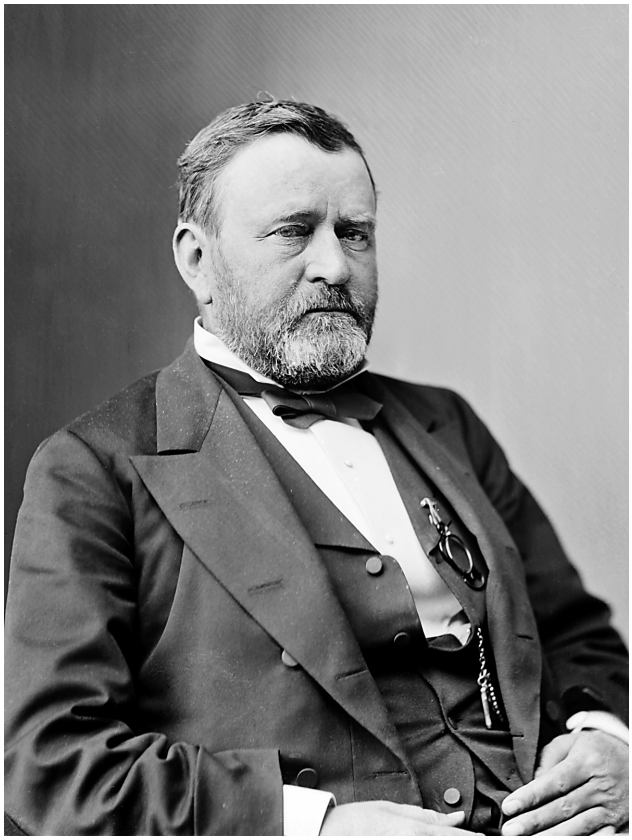
En effet, entre 1880 et 1890, la démocratie ne tenait pas très bien son rôle et restait corrompue par le monde économique: « Les élus peuvent, sans redouter la moindre censure, se livrer aux tractations financières les moins avouables; les élections sont l'occasion de grossières manipulations et, sur le plan national, les citoyens n'ont guère le choix qu'entre deux versions à peine nuancées de l'expression d'un même et étroit groupe d'intérêts[32]. » Par ailleurs, on peut dire que les hommes politiques puissants s'accaparèrent toutes les libertés au détriment de la majorité du peuple. En fait, c'est dans le but de s'offrir toutes les possibilités de s'enrichir rapidement que les grands noms de l'industrie ont exercé une très forte emprise sur le pouvoir politique[33]. De plus, à cette même époque, les partis démocrate et républicain, qui, durant la période de Reconstruction avaient des idées complètements opposées, ont commencé à se ressembler. Bien sûr, ils avaient toujours des objectifs qui, au premier abord, semblaient différents, mais en bout de ligne, leurs idées s'équivalaient, car elles reflétaient les désirs des industriels et des financiers qui maintenaient une forte emprise sur les deux grands partis américains[34].

La classe ouvrière

Dans ce système politique, les petits travailleurs, les ouvriers et les fermiers n'avaient pas leur place. Ils ne faisaient que subir les décisions sans jamais avoir leur mot à dire. De ce fait, toute agitation ou manifestation ouvrière était fortement réprimée, puisqu'elle nuisait au profit économique. En 1893, lors du deuxième mandat de Grover Cleveland, une crise économique éclata[35]. À ce moment, la classe ouvrière attendait beaucoup du gouvernement. Malheureusement, le président ne s'occupera que des intérêts des plus riches et puissants du monde des affaires économiques[36]. C'est dans cette même période que le parti populaire se développa davantage. En effet, le « parti du peuple », désirait plusieurs changements : « Monnaie flexible et frappe illimitée de l'argent, impôt progressif sur le revenu, nationalisation des moyens de transport et de communication, généralisation du scrutin secret et du référendum, élection des sénateurs au suffrage universel »[37]. En somme, ce nouveau parti désirait que le pouvoir et la liberté reviennent au peuple et non à une infime partie de la population. Avec le retour à la prospérité de 1900 et l'arrivée des classes moyennes qui étaient en faveur de changements au plan politique lors de la révolution industrielle, de nombreuses réformes se mirent en branle jusqu'en 1910[38].

Et les Noirs dans tout ça?

Cette période ne fut pas une période de grande liberté pour les Noirs affranchis durant la guerre de Sécession. Entre 1890 et 1910, les États du Sud ont privé presque tous les Noirs du droit de vote[39]. Parallèlement, ils adoptèrent



Mathew Brady (1823-1896)
Ulysses S. Grant, 1876
Photographie,
Washington, Library of Congress

d'autres lois visant à réduire leurs droits: les « lois Jim Crow » qui accablaient de discrimination les affranchis afro-américains dans la majorité des domaines de la vie publique[40]. Bref, après la période de Reconstruction, les Noirs ont réellement été mis de côté par le gouvernement qui préférait les intérêts des riches industriels.

En somme, cette période politique est la preuve que le pouvoir et, par le fait même, la liberté et l'égalité ne sont atteignables que pour les hommes blancs de plus de 21 ans les mieux nantis.

Les limites des libertés politiques

Ainsi, après la période de reconstruction, les états se remirent sur pied et l'expansion reprit son cours. Dès la fin de la guerre, les états sudistes prirent toutes sortes de moyens pour contourner les lois sur l'égalité raciale. Les états nordistes ne

Timothy O'Sullivan (1840-1882)
Plusieurs générations d'esclaves à la plantation de Beaufort, Caroline du Sud, 1862
Photographie
Malibu, Ca, J. Paul Getty Museum

voulaient plus se battre et laissèrent agir les dissidents, en devenant eux-mêmes de plus en plus adeptes de la ségrégation. Les races sont alors traitées de façon différente : « En 1896, la Cour suprême remet en question les droits civiques des Noirs avec l'arrêt Plessy contre Ferguson, qui autorise le traitement séparé des Noirs et des Blancs, à condition que celui-ci soit " égalitaire "[41]. » L'accès à l'éducation, au vote, aux soins de santé et aux services sociaux était dès lors plus ardu pour les Noirs. De plus, ces derniers devaient vivre avec une autre réalité : les groupes prônant la suprématie blanche, notamment le Ku Klux Klan. Le Klan était un groupe qui possédait d'ailleurs un réel poids dans la vie des Noirs : i a commis de nombreux meurtres et lynchages, parfois même des massacres. Néanmoins, ce groupe ne fera pas long feu et il disparaîtra en 1869, malgré qu'il ait connu de nombreuses résurgences subséquentes plus ou moins organisées. La tendance était pourtant lancée et de nombreux blancs étaient d'accord avec certaines des valeurs défendues par le Ku Klux Klan.

Conclusion

L'idée de liberté individuelle n'étaient pas plus florissante durant la guerre de Sécession que durant la période de Reconstruction. Les grands partis démocratiques étaient au service d'une classe à part et bien nantie qui avait pour seul but l'enrichissement, au détriment de la grande majorité du peuple américain. Les exemples de cette injustice sont nombreux : « Les cabinets de Cleveland et de McKinley furent remplis de membres éminents de la banque et de l'industrie et, à la fin du siècle, le Sénat était surtout connu comme un «Club de Millionnaires»[42]. ». La liberté était donc aux mains des grands dirigeants. La classe ouvrière, quant à elle, ne pouvait jouir d'une grande liberté politique, puisque son opinion n'était même pas prise en compte dans les circonstances de ce système. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'un parti populaire se lèvera pour exprimer ses opinions. Malheureusement, les réformes ne se feront sentir que plus tard. Pour ce qui est des Noirs, ils étaient « théoriquement » libres, mais en pratique, surtout dans les États du Sud, ils étaient privés de pratiquement tous leurs droits civiques. En somme, l'idée de liberté individuelle ne se reflète pas concrètement de façon égalitaire pour tous les citoyens américains. La liberté possède ses privilégiés: les hommes blancs de plus de 21 ans bien nantis.

Anonyme
Ku Klux Klan Members March Down Pennsylvania Avenue in Washington, 1928
Photographie
Washington, National Archives of United States

Références

[1]Elle est la loi suprême du pays et tous les hommes d'États y sont assujettis.
[2] L'Union désigne les états faisant partie des États-Unis.
[3] Dominique SIMONNET, « Le syndrome de sécession », *L'express,* Paris, n°2559, juillet 2000, p. 10.
[4] *Ibid.,* p. 8.
[5] Améliorer, corriger la constitution.
[6] *Ibid..,* p. 11
[7] Claude FOHLEN, *Les Noirs aux États-Unis*, p. 54.
[8] Béatrice CRAIG, *Histoire des États-Unis*, p. 211.
[9] T.Harry WILLIAMS, « L'Union rétablit » in *Histoire des États-Unis*, p. 258.
[10]*Ibid.*
[11]Robert LACOUR-GAYET, *Histoire des États-Unis*, *de la fin de la guerre civile à Pearl-Harbor*, p. 5.
[12] *Ibid..,* p. 9.
[13]Le Congrès représente tous les États et se voit en charge d'élaborer, de discuter et de voter les lois émises par le président.
[14]André MAUROIS, *Histoire des États-Unis,* p. 121.
[15]Membres du Congrès qui désiraient ardemment que des mesures sévères soient établies afin de punir les États du Sud ayant participé à la Sécession et qui souhaitait une plus grande égalité des Noirs.
[16]Béatrice CRAIG, *op. cit.,* p. 212.
[17]Carl N. DEGLER, *Histoire des États-Unis*, p. 277.
[18]*Ibid.*
[19]Béatrice CRAIG, *op. cit.,* p. 212.
[20]Carl N. DEGLER, *op. cit*. p. 277.
[21]Béatrice CRAIG, *op. cit.* p. 212.
[22]*Ibid.*
[23]Carl N. DEGLER, *op. cit*. , p. 279.
[24]*Ibid.* p. 280.
[25]Procédure qui permet au Congrès de mettre en accusation et, s'ils sont reconnu coupables, de démettre de leurs fonctions le Président, le Vice-président et d'autre responsables de l'Administration.
[26]*Ibid.,* p. 283.
[27]*Ibid.*
[28]Béatrice CRAIG, *op. cit.,* p. 215.
[29]Carl N. DEGLER, *op. cit*. , p. 284.
[30]André MAUROIS, *Histoire des États-Unis,* p. 131.
[31]Carl N. DEGLER, *op. cit*., p. 334.
[32]Pierre MELANDRI, *Histoire des États-Unis depuis 1865*, p. 50.
[33]*Ibid.*

[34]*Ibid.*
[35]*Ibid.,* p.59.
[36]*Ibid.*
[37]Carl N. DEGLER, *op. cit.* , p. 349.
[38]Pierre MELANDRI, *op. cit.*, p. 79.
[39]Carl N. DEGLER, *op. cit*. p. 356.
[40]*Ibid.*
[41]Gilbert CHARLES, « La fracture raciale », *L'express,* Paris, n° 2563, août 2000, p. 9.
[42]Pierre MELANDRI, *op. cit.*, p. 51.

Médiagraphie :

CHARLES, Gilbert, « La fracture raciale », *L'Express,* Paris, numéro 2563, août 2000, p. 8 à 11.

DEGLER, Carl N., *Histoire des États-Unis*, Paris, Économica, 1980, 680p.

FOHLEN, Claude, *Les Noirs aux États-Unis*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, 127 p.

LACOUR-GAYET, Robert, *Histoire des États-Unis, de la fin de la guerre civile à Pearl-Harbor*, Paris, Fayard, 1977, 431p.

MAUROIS, André, *Histoire des États-Unis*, Paris, éditions Albin Michel, 1967, 333 p.

MELANDRI, Pierre, *Histoire des États-Unis depuis 1865*, Paris, éditions Nathan, 1976, 256 p.

SIMONNET, Dominique, « Le syndrome de sécession », *L'Express,* Paris, n.uméro2559, juillet 2000, p. 8 à 11.

Sous le signe de la prospérité: l'idéal de liberté dans l'économie

Par Sarah Bélanger et Estelle Bourbeau

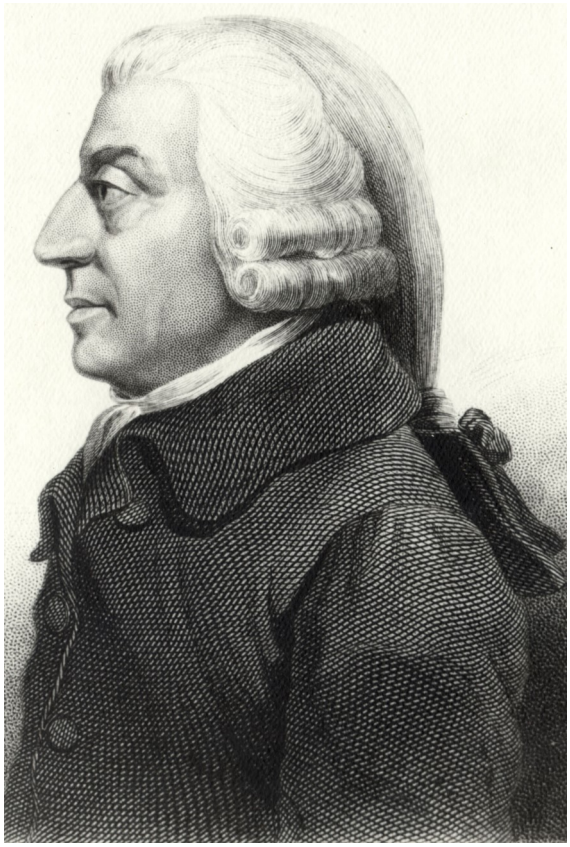
Aujourd'hui, quel que soit notre âge, notre sexe ou notre nationalité, il est indéniable que notre vie est d'une façon ou d'une autre liée à l'existence de la première puissance économique mondiale : les États-Unis d'Amérique. Et nous connaissons tous fort bien les symboles représentant ce pays, que ce soit sa célèbre bannière étoilée, son majestueux pygargue à tête blanche, son Oncle Sam propagandiste… et sa prospérité économique proverbiale, relevant presque de la légende.

Bien entendu, ce pays n'a pas toujours été une terre d'opportunités. À leur fondation, les États-Unis n'étaient rien d'autre qu'une poignée de modestes colonies cantonnées sur la côte Est du territoire actuel, survivant tant bien que mal aux rigueurs du climat. Il leur a fallu parcourir tout un chemin pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. En revanche, nous pouvons identifier une période où l'économie américaine a réellement commencé à prendre, tel l'aigle royal, son envol : il s'agit de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. En effet, la cristallisation de l'idéal de liberté (que nous avons défini dans notre introduction comme une valeur née du libéralisme, du puritanisme et de l'individualisme) s'étant produite à cette époque s'est manifestée au plan économique sous la forme de la liberté d'entreprendre, ou si vous préférez, du libéralisme. Prenant son essor dans la période inscrite entre 1860 et 1900, elle provoqua une croissance hors du commun dont nous pouvons repérer de nombreux indices, des ruées vers l'or jusqu'à la création des premières grandes compagnies. Cependant, tout n'est pas rose durant cette période : un simple coup d'œil plus poussé permet aussi d'identifier de profondes inégalités sociales. Ainsi, nous nous sommes posé la question suivante : dans quelle mesure la cristallisation de la valeur de liberté aux États-Unis dans la période allant de 1860 à 1900 s'est-elle manifestée dans la sphère économique ?

À cette question, nous croyons pouvoir répondre que l'idéal de liberté s'est effectivement incarné dans la liberté d'entreprendre, dont nous pouvons constater plusieurs manifestations concrètes. Cependant, malgré le mythe voulant que chacun puisse faire fortune aux États-Unis, cette liberté reste largement réservée à une élite. Nous prouverons cette hypothèse en trois temps : en identifiant tout d'abord les idées théoriques ayant trait à la liberté d'entreprendre américaine, que l'on souhaitait accessible à tous: en observant ensuite les manifestations réelles de ces idées sur le terrain, et enfin, en identifiant les limites pratiques de ces mêmes idées.

Idées théoriques

Dès que la guerre de Sécession, sanglant conflit Nord-Sud, fut terminée aux États-Unis, le jeune pays entreprit de reconstruire sur de nouvelles bases tout ce qui avait été détruit . En économie, cela se manifesta par l'imposition de la théorie libérale classique comme modèle à suivre. Ce système économique encourageait la liberté d'entreprendre et fut à l'origine de nombreux bouleversements au sein de la nation. En effet, comme le dit si bien Pierre Melandri dans son livre sur l'histoire des États-Unis :



Portrait du philosophe économiste Adam Smith,
Encre d'imprimerie sur papier, 1787
Vanderblue Collection, Baker's Library
Boston

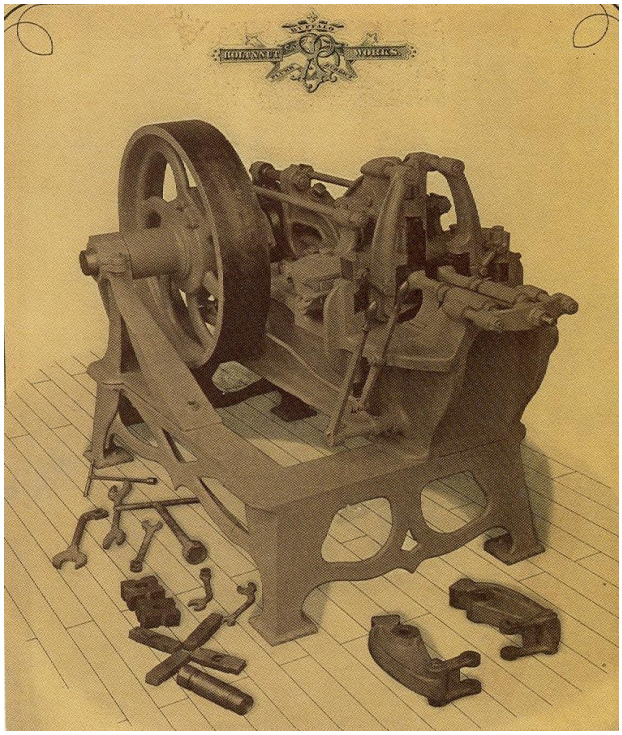
> Le voyageur étranger qui, après quelque trente années d'absence, retrouverait vers la fin du siècle les États-Unis, éprouverait maintes difficultés à reconnaître le pays : grouillement affairé des populations urbaines, puits de pétrole et cheminées d'usines, ballasts des voies ferrées et fils de téléphone, entrepôts de marchandises et wagons frigorifiques sont désormais un spectacle aussi familier qu'autrefois les fermes de la Nouvelle-Angleterre ou les champs de coton du Mississipi. [1]

On voit donc que la théorie libérale poussa les États-Unis à se développer à un rythme effarant en très peu de temps ; on nomme d'ailleurs cette époque le *Gilded Age* (soit l'Âge doré) [2]. Cette ère de changements et de prospérité économique fut

influencée par plusieurs mythes et idéologies propres à susciter l'envie chez n'importe qui de vivre « le rêve américain », qui se cristallise en économie avec la valeur suprême de la liberté d'entreprendre. Ces idées et mythes sont ceux du libéralisme, de l'enclenchement de la première phase de la révolution industrielle, de la diffusion de la théorie de la « Destinée Manifeste » ainsi que du mythe du self-made man qui vint avec une conception calviniste de la richesse et de la réussite sociale. Jetons un coup d'œil à tout cela.

Principes philosophiques du libéralisme économique

Les bases du décollage économique des États-Unis sont bien entendu celles du libéralisme économique décrites par Adam Smith dans son livre *Richesse des nations*. Cette idéologie est basée sur le laisser-faire, qui consiste à laisser les individus rechercher librement leur propre bien dans la compétition[3], et les lois du marché, régulatrices de l'économie. En d'autres mots, « le libéralisme est une doctrine économique : celle qui se donne le marché pour seul fondement, avec pour alliées naturelles l'initiative privée et la libre concurrence[4]. » Malgré la croyance populaire, ce n'est pas Adam Smith qui inventa le concept de libéralisme économique, mais il en est cependant le père fondateur car il en fit une excellente synthèse. [5] Dans le cadre de la cristallisation des valeurs de liberté aux États-Unis, le libéralisme économique fut l'avatar endossé par la liberté d'entreprendre afin de se frayer un chemin dans les esprits et faire en sorte que le rêve américain s'enracine profondément en



Machine à boulons
1872, Montage, tirage albuminé
38,1 x 29,9 cm
Tiré de l'exposition La photographie
et le rêve américain (Van Gogh Museum)

chaque nouveau citoyen américain. Le libéralisme économique fut donc la doctrine de base de l'élaboration d'un nouveau système capitaliste qui transformera radicalement le visage de la société américaine à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle.

Urbanisation et révolution industrielle

Le second facteur qui propulsa les États-Unis dans l'ère du capitalisme et de la production fut l'enclenchement de la seconde phase de la révolution industrielle qui toucha le pays vers la seconde moitié du XIX[e] siècle. C'était l'heure de gloire de la machine à vapeur et de toutes sortes de nouvelles inventions et de machines-outils, telle la machine à boulons. Le charbon, le fer et le pétrole furent aussi des éléments centraux durant cette période qui allaient être développés, transformés et mis en valeur. Les principaux facteurs expliquant cet étonnant succès économique sont les suivants : « les matières premières disponibles en grande quantité, les inventions et techniques de transformation, les systèmes de communication, les marchés intérieurs et extérieurs, la disponibilité de la main-d'œuvre, les politiques gouvernementales favorables, les capitaux, l'esprit d'entreprise[6]. » On voit donc ici que le climat politique et économique était favorable à l'instauration du machinisme et de l'industrialisation en Amérique. Cette industrialisation allait bien entendu de pair avec l'urbanisation rapide que connut le pays à la même époque. On rapporte que dès 1890 la population non-agricole dépassa celle travaillant dans le domaine agraire[7]; c'est donc dire que les gens ont délaissé les campagnes pour migrer vers la ville à la recherche d'un travail mieux rémunéré. De plus, vers la fin du siècle, la valeur des produits manufacturés dépassait de deux fois celle des produits agricoles ! Ainsi, l'exode rural et l'industrialisation furent deux facteurs qui influencèrent la pensée de l'époque et qui venaient en grande partie de la théorie libérale (qui disait que chacun pouvait faire sa propre richesse selon les lois du marché).

Manifest Destiny

Un autre élément qui modifia la façon de penser des Américains fut la célèbre citation de John O'Sullivan, publiée en 1845, « *Manifest Destiny* », qui disait que la « destinée manifeste » des États-Unis était de se déployer sur tout le continent car Dieu les avait choisis pour répandre la démocratie et le protestantisme[8]. Cette conception d'une Amérique destinée à s'étendre justifiait à l'époque la prise de plusieurs territoire comme le Texas et l'Alaska, pour ne nommer que ces deux-là. Cette expression resta longtemps dans le vocabulaire et l'imaginaire collectif et c'est pourquoi le *Manifest Destiny* constitue une des raisons pour lesquelles les États-Unis se développèrent aussi rapidement. Véritable cri de ralliement, il contribua à instiller chez les citoyens l'idée que chacun pouvait faire fortune s'il y mettait l'effort.

Mythe du *self-made man*

La mythologie américaine s'est souvent constituée autour de héros devenus célèbres grâce à des exploits surhumains, tels Buffalo Bill ou Jesse James, deux exemples de héros de la conquête de l'Ouest. Au plan économique, un pendant de la liberté d'entreprendre se retrouve dans la mythologie reliée à

l'homme anonyme devenu prospère après un quelconque coup de génie. Ce mythe est celui du *self-made man* (littéralement : homme qui s'est construit seul). Ce héros était souvent d'origine modeste, sans éducation ni culture, mais avait réussi à se hisser aux plus hauts sommets de la société en usant d'ingéniosité et en profitant des chances qui lui étaient accordées par le biais du libéralisme et des nouvelles technologies. Un des exemples les plus parlants est celui d'Andrew Carnegie, qui avait commencé par travailler dans une filature à Pittsburgh, avant d'introduire aux États-Unis l'acier Bessemer, d'écrire son *Évangile de la richesse* et de faire lui-même fortune grâce au succès de ce livre [9]. On a longtemps cru que des hommes tels que Carnegie ou Rockefeller, magnat du pétrole, ont été très nombreux à cette époque libérale, et c'est justement à cause de ce mythe que les gens étaient poussés à tenter leur chance. En vérité, on dénombre à peine 125 000 Américains qui ont réussi à faire fortune. La population totale des États-Unis étant, à l'époque, de 32 millions, il s'agit d'une proportion assez limitée qui a fini par diriger la moitié des richesses du pays en plein développement qu'était les États-Unis à cette période[10]. Ce mythe était néanmoins bien ancré dans les esprits et influença longtemps l'opinion publique au sujet de l'équité dans les chances de faire fortune.

Manifestations tangibles de la liberté d'entreprendre

Maintenant que nous avons vu quelques aspects théoriques de la liberté d'entreprendre, accordons notre attention aux manifestations tangibles de ces concepts dans la réalité quotidienne. Dans une certaine mesure, en effet, de nombreux exemples prouvent qu'aux États-Unis, dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, ces idées étaient suffisamment présentes dans l'esprit des gens pour donner à tous des opportunités de faire fortune.

Inventions technologiques

Une des manifestations les plus passionnantes de la liberté d'entreprendre s'étant affirmée durant la période dont nous traitons est l'effervescence inventive qui toucha l'Occident entier, mais plus particulièrement les États-Unis. Cette ébullition d'ingéniosité, alimentée par les récentes découvertes du machinisme industriel, a donné naissance à un nombre très élevé de nouvelles inventions, dont deux qui sont particulièrement chères à la société contemporaine : le téléphone d'Alexander Graham Bell et l'ampoule incandescente d'Edison[11]. Des statistiques tirées des registres de l'époque « confirment la vitalité du génie inventif américain »[12]: avant 1860, on avait enregistré au total 36 000 brevets d'invention depuis la création du pays. Entre 1860 et 1900 seulement, ce nombre grimpera à 440 000 [13]. Ainsi, les idéaux de progrès et d'audace en affaires véhiculés par le libéralisme se manifestèrent au niveau technologique par une explosion innovatrice, et la liberté d'entreprendre permit leur diffusion internationale.

Ruées vers l'or

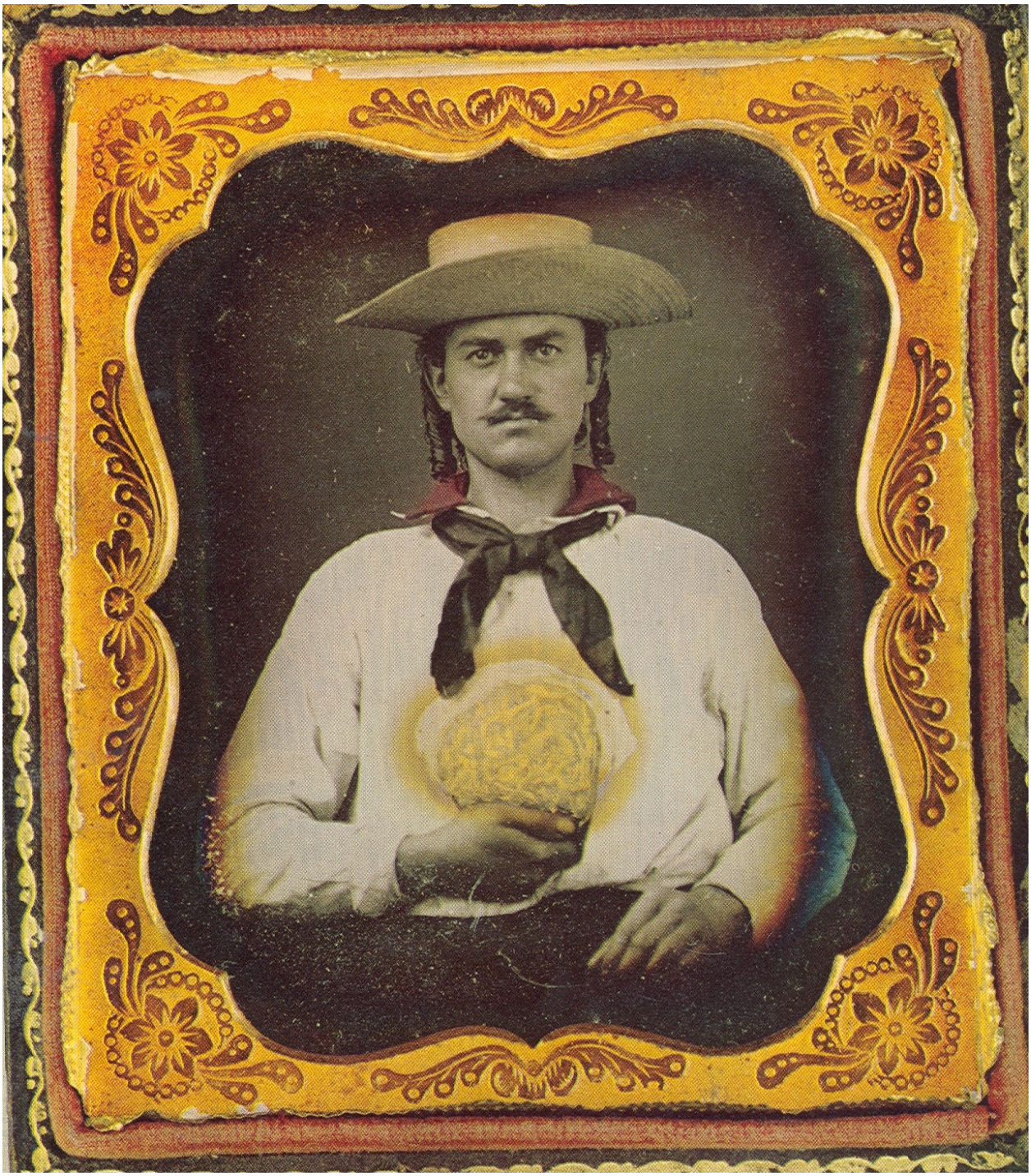
Le phénomène des ruées successives vers le métal précieux s'étala sur toute la période qui constitue notre objet d'étude. En effet, la première ruée, vers l'or de la Californie, eut lieu en 1849, et la dernière, vers Nome, en Alaska, eut lieu en 1898-1899.[14] Entre ces deux événements, il y eut un grand nombre d'autres ruées qui suscitèrent à chaque fois un émoi considérable : vers le Colorado, la Colombie-Britannique, puis le Yukon (en plus des ruées mineures vers des rivières ou des secteurs spécifiques) [15]. Les ruées mobilisaient à chaque fois un capital immense de personnes : celle vers la Californie, à elle seule, mit en mouvement plus de 80 000 personnes vers le Sierra Nevada, « fascinées par l'espoir d'une fortune rapidement acquise » [16]. Vers la fin du XIX[e] siècle, le phénomène est si intense qu'au moindre bruit concernant des filons aurifères correspondait « un déplacement massif de population » [17].

Pépite d'or trouvée par le prospecteur James Marshall (taille réelle)
1862, Bancroft Library
Berkeley

Là se trouve, d'ailleurs, le cœur du lien privilégié qu'entretient le phénomène des ruées vers l'or avec la liberté d'entreprendre. Il s'agit d'une manifestation exemplaire de la croyance véhiculée par le libéralisme, le mythe du *self-made man* et le protestantisme, qui veut que quiconque y mettant suffisamment d'effort et sachant mettre à profit ses qualités peut devenir riche à partir de rien. De plus, cette exploitation de l'or est placée sous le signe d'un laisser-faire tout libéraliste : les *claims* (concessions) sont distribués dans l'anarchie. Bien entendu, les conditions de vie du chercheur d'or sont extrêmement difficiles : entre le coût du voyage, le prix exorbitant des denrées, les campements improvisés, les pistes impraticables et les hivers forçant l'arrêt de la prospection, chaque gramme d'or est chèrement acquis… bien que certains fassent effectivement fortune assez rapidement, comme le chanceux James Marshall qui, en une journée sur sa concession, fit, durant la ruée californienne, un profit de 500 $, ce qui équivaudrait approximativement à 10 000$ aujourd'hui[18].

Les barons du bétail

Une autre manifestation non moins pittoresque des idéaux du libéralisme se cristallisant dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle est l'empire des « barons du bétail », grands éleveurs qui firent des plaines de l'Ouest leur domaine entre les années 1868 et 1890[19]. Avant l'avènement de ces entrepreneurs, ces territoires étaient bien sûr occupés par la population autochtone qui y pratiquait la chasse du bison. Cependant, durant les conflits armés qui opposèrent les colons blancs et les Amérindiens pour la maîtrise du territoire, les



Photographie argentique coloriée à la main avec cadre de bois gravé et peint représentant un chercheur d'or et sa pépite
1860, Collection privée de M. et Mme. Phillip Kendall Bekeart, San Francisco

grands troupeaux de bisons furent proprement exterminés pour pousser ces derniers vers la famine et la reddition[20]. Les bisons furent ainsi remplacés par un cheptel immense de bovins, les fameux longues-cornes (*longhorns*), qui erraient en liberté dans les pâturages de l'Ouest, surveillés par des garçons vachers montés à cheval, les *cowboys*[21]. Les grands éleveurs firent des profits faramineux grâce à une stratégie toute simple : sous la surveillance des *cowboys*, ils faisaient migrer leurs troupeaux vers l'Est, où ils étaient engraissés puis abattus. Ainsi, « le profit est très appréciable : des bêtes qu'on achète pour cinq dollars se vendent trente ou quarante dollars à Kansas City, St. Louis ou Chicago »[22]. Malheureusement, l'empire des *cowboys* dura à peine vingt ans et connut une fin prématurée à la suite d'une sécheresse impitoyable décimant les troupeaux, et à la suite de l'invention du wagon réfrigéré et de la boîte de conserve, qui rendirent inutiles les éprouvantes migrations[23]. Cependant, cette période de prospérité pour les *ranchers* de l'Ouest reste une manifestation facilement identifiable de la liberté d'entreprendre : c'est le pari audacieux des barons du bétail qui leur permit de faire fortune avec leur système inédit.

Le chemin de fer

Les deux prochaines manifestations de la liberté d'entreprendre, soit le chemin de fer et l'exploitation de l'Ouest, sont intrinsèquement liées. En effet, c'est grâce au chemin de fer que les agriculteurs purent se déployer dans le « Grand Désert Américain », c'est-à-dire le centre du pays[24]. Sans le chemin de fer, les agriculteurs n'auraient pas pu distribuer leurs produits dans le reste du pays, et l'accès aux terres aurait été périlleux. Également, c'est en partie dans le but de permettre la mise en culture des terres inoccupées que le réseau de chemin de fer fut élaboré. L'autre but était, bien sûr, de permettre la jonction entre les deux axes de peuplement américains, soit le vieil Est et les colonies à l'Ouest des Rocheuses (comme Salt Lake City) [25]. D'importance primordiale pour l'époque, le chemin de fer était « le système nerveux de l'occupation des plaines par le Blanc […] car c'est à juste titre que, dans le western, l'imagerie populaire associe le chemin de fer à la conquête de ces immenses étendues de terre » [26]. Le chemin de fer permit de surmonter les distances et de parvenir au peuplement du territoire complet. De plus, il s'agit d'une manifestation de la liberté d'entreprendre car cet ouvrage monumental fut confié à des compagnies privées qui se livrèrent une guerre tarifaire sans merci, comme ce fut le cas entre la *Central Pacific* et l'*Union Pacific*, qui tentèrent à de multiples reprises, après avoir participé mutuellement à la jonction Est-Ouest du réseau ferroviaire, de s'appauvrir mutuellement pour mieux se racheter ensuite. [27]

Exploitation de l'Ouest

L'élevage bovin, durant toute sa période de suprématie, n'eut jamais une pleine hégémonie sur les territoires de l'Ouest. En effet, en parallèle au monde rude des *cowboys* se développait le monde plus paisible mais non moins précaire de l'agriculture. Au milieu du XIX[e] siècle, les colonies de l'Est, engorgées, ne pouvaient plus fournir de terres aux citoyens désirant exercer des métiers agricoles[28]. Avec la construction des chemins de fer eut donc lieu un autre type de *rush* : le *rush* vers les terres agricoles de l'Ouest, ouvertes à tous en vertu d'une loi passée en 1862, le *Homestead Act*, qui accorde la propriété de 160 acres de terre du « Grand Désert Américain » à quiconque l'a mise en culture durant cinq ans[29]. Bien entendu, cette loi est un exemple flagrant de la mise en application des idéaux de liberté d'entreprendre : de la terre pour tous représentait la possibilité pour tous de gagner sa vie par l'agriculture! Ce mythe, que l'on nomme « Mythe du jardin », affirmait en effet que les États-Unis représentaient une réserve inépuisable de terres vierges pour l'humanité entière [30]. Ainsi, en

Cowboys dans une ville à vache
Vers 1900, Panorama en tirage argentique colorié à la main
Tiré de l'exposition *La photographie et le rêve américain* (Van Gogh Museum)

Williams et McDonald
Caravane de chariots transcontinentale, Larrimer Street, Denver, Colorado, 20 juin 1868
Tirage albuminé, 14.6 x 19,7 cm
Tiré de l'exposition *La photographie et le rêve américain* (Van Gogh Museum)

une quinzaine d'années, quatorze millions d'immigrants européens et américains iront peupler l'Ouest [31], remplissant ainsi le vide au milieu du pays. Ces agriculteurs connurent, cependant, des difficultés considérables, que nous aborderons davantage dans la partie portant sur les limites du libéralisme.

Fondations de grandes compagnies

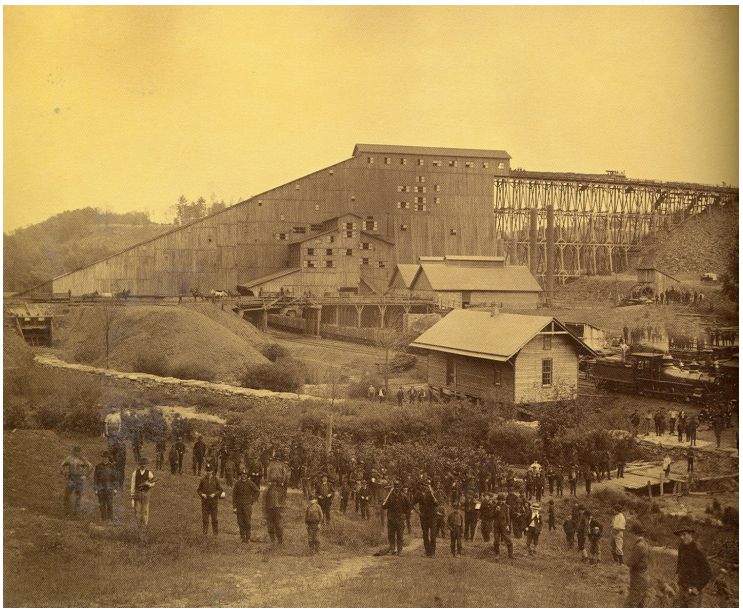
Terminons maintenant en abordant la plus évidente des manifestations de la liberté d'entreprendre aux États-Unis lors de la deuxième moitié du XIX[e] siècle, soit la fondation des premières grandes industries. Basées sur le modèle du libéralisme (pas d'intervention de l'État, libre concurrence, offre et demande), elles furent parfois fondées par des individus d'origine modeste, entretenant par là le mythe du *self-made man*. De plus, chacun, encore une fois, était libre de tenter sa chance. Ainsi, John Davidson Rockefeller, fondateur de la Standard Oil, considéré comme l'homme le plus riche ayant jamais vécu, était le fils d'un colporteur de médicaments miracles peu fortuné [31]. Détenant à elle seule 82% du marché pétrolier [33], la Standard Oil est un exemple parfait des grandes industries qui commençaient à s'installer dans le paysage américain. L'avènement de ces industries marque la plus importante des applications des idéaux du libéralisme dans le paysage américain : le passage d'une Amérique de type démocratie agraire, où la majorité de la population tire ses revenus de l'agriculture, à un « véritable joyau de la révolution industrielle », une république d'affaires[34].

Limites du libéralisme économique

On voit donc que l'idéal de liberté économique s'est incarné par le biais de la liberté d'entreprendre dont nous avons pu relever plusieurs manifestations concrètes durant la deuxième moitié du XIX[e] siècle. Mais, malgré le mythe voulant que chacun puisse faire fortune aux États-Unis, cette liberté reste, malgré les apparences, largement réservée à une élite, et ce sont les limites de la théorie libérale que nous allons maintenant étudier.

L'Évangile de la richesse et le darwinisme social

Cependant, la richesse n'était pas, dans les faits, l'affaire de tous à cette époque. On considérait plutôt que les riches avaient accédé au pouvoir parce qu'ils le méritaient, c'est-à-dire que « la richesse est le signe de la faveur divine et le fruit du travail et du talent. […] À l'opposé, la pauvreté est le signe de la paresse, de l'absence de talent. » [35] Cette conception calviniste allait de pair avec celle énoncée dans le *Manifest Destiny* et se base sur une théorie nommée le darwinisme social. Le darwinisme social, fruit du travail d'Herbert Spencer, est en quelque sorte un dérivé de la loi de la sélection naturelle appliquée au monde des affaires : seuls les plus forts et les mieux adaptés réussissent, à la faveur de Dieu, bien entendu [36]. Carnegie, dans son *Évangile de la richesse*, ajoute toutefois une dimension philanthropique à sa théorie en disant que les riches doivent redonner aux pauvres, mais dans les faits, peu d'entre eux le font. Dans ce milieu fermé, les fusions de grandes compagnies ne sont pas rares et on peut dire sans se tromper que c'est l'époque des monopoles, des *trusts*, ces accords où plusieurs compagnies mettent leurs intérêts entre



Masse d'ouvriers se dirigeant vers l'usine de charbon Susquehanna. On peut y voir de jeunes enfants.
Vers 1870
Tirage albuminé
43,5 x 54 cm
Tiré de l'exposition *La photographie et le rêve américain*
(Van Gogh Museum)

les mains d'un seul acteur économique qui coordonne les activités du groupe. Il s'agit d'un acte anti-compétition qui va à l'encontre de tous les principes de liberté d'entreprendre. Rien n'empêchait les grandes compagnies de fusionner de cette manière pour annuler une compétition trop dangereuse et contrôler une plus grande part du marché. Les amendes pour contrer cela, lorsqu'il y en avait, étaient ridicules. La loi Sherman, la loi anti-*trust*, était beaucoup plus appliquée contre les unions ouvrières que contre les monopoles commerciaux [37]. On qualifiait les hommes d'affaires de « barons pillards » et rien ne semblait les arrêter, le libéralisme économique ainsi que leur association aux partis politiques et aux communautés religieuses les rendant quasiment intouchables. Dans cette jungle financière, les abus étaient nombreux. On assiste à une dérive des principes théoriques du libéralisme, qui sont rarement respectés.

Problèmes dans les villes - condition ouvrière

Avec l'urbanisation rapide qu'amena l'industrialisation des États-Unis, les villes furent construites aussi promptement que possible. Les conditions de vie, comme on le sait, étaient abominables dans ce contexte, et les conditions de travail n'étaient guère meilleur. Le travail des enfants était chose courante et était même encouragé car on lui accordait une valeur d'éducation. Le salaire des adultes était ridicule, et celui des femmes l'était encore plus (on leur donnait la moitié de celui d'un homme). On croyait à ce sujet qu'une augmentation de salaire ferait diminuer la productivité[38]. Quand les ouvriers voulurent se rassembler pour exiger de meilleures conditions, les patrons furent sans pitié car la main-d'œuvre était abondante et facilement remplaçable. Les briseurs de grève n'avaient aucun scrupule à remplacer les ouvriers en tentant de faire pression sur leurs patrons. On voit donc que malgré le côté positif de la révolution industrielle pour la croissance économique, plusieurs problèmes qui n'existaient pas auparavant émergèrent. Ce n'est pas tout le monde, dans les faits, qui avait accès à la richesse et à la liberté de tenter sa chance. Une grande proportion de la population vivait enchaînée à la nécessité de travailler jour après jour pour tenter de s'assurer une survie médiocre. Ainsi, même en passant sous silence les famines, les épidémies, les accidents de travail et les morts prématurées, on voit difficilement comment la population ouvrière aurait pu bénéficier des mêmes chances d'entreprendre que les classes plus favorisées.

Discrimination raciale

La richesse demeurait aussi inaccessible aux Noirs, à la grande majorité des immigrants (surtout les Chinois) et aux Amérindiens, qui furent pris en chasse et pratiquement éliminés lors de la conquête de l'Ouest. Au terme de sanglants conflits et de l'extermination du bison, on les entassa dans des réserves qui rapetissèrent à vue d'œil. Les fermiers et les prospecteurs leur prirent leurs terres pour en faire des pâturages ou des cultures. Ce n'est donc pas au profit de tous que se fit la conquête de l'Ouest. Comme l'article portant sur la politique l'a déjà expliqué, les Noirs aussi furent exclus du pouvoir; à la suite de la guerre de Sécession, ils étaient censés acquérir plus d'autonomie, mais en réalité, la situation changea peu. Les esclaves maintenant libérés s'employèrent souvent au service de leurs anciens patrons et demeurèrent exploités [39]. Ils ne furent pas considérés comme des citoyens à part entière et on leur refusa des droits que les Blancs possédaient naturellement. Et que dire du Ku Klux Klan, organisation criminelle qui allait voir le jour durant cette période ? Les Chinois, « vampires aux yeux bridés », quant à eux, se virent interdire complètement la liberté d'entreprendre avec le *Chinese Exclusion Act* de 1882. Selon cette loi, ils ne pouvaient exploiter que des restaurants ou des blanchisseries, et ce, sans usage de technologie[40]. Le rêve américain et la liberté d'entreprendre n'est donc pas à la portée de tous et encore moins à la portée des minorités ethniques, qui se voient discriminées au profit des Blancs d'origine anglo-saxonne.

Problèmes dans les campagnes - le désarroi des fermiers

Les campagnes, qui se vidèrent peu à peu avec la révolution industrielle, eurent aussi leur lot de problèmes. Les fermiers craignaient l'inflation plus que tout, et il devint de plus en plus avantageux pour l'Américain moyen d'habiter en ville. La sécheresse et les invasions de sauterelles s'ajoutaient au malheur des paysans et faisaient en sorte que les récoltes étaient menacées pendant parfois plusieurs années. La concurrence internationale ainsi que l'isolement et les coûts d'exportation venaient s'ajouter aux dettes contractées pour acheter de l'équipement agricole, nécessaire pour rester compétitif [41]. Le cycle dans lequel étaient emprisonnés les fermiers était par ailleurs le suivant : lorsque de meilleurs outils étaient accessibles, cela entraînait une surproduction, qui impliquait une baisse des prix des produits agricoles, aboutissant finalement à l'appauvrissement généralisé des fermiers[42]. On dit de cette époque que « l'Amérique industrielle et citadine l'emportait maintenant sur l'Amérique des campagnes »[43]. La distribution des nouvelles richesses de l'Amérique se fit donc sans la participation des fermiers qui représentaient le vieux mode de vie.

Profits de l'or extorqués par les grandes compagnies

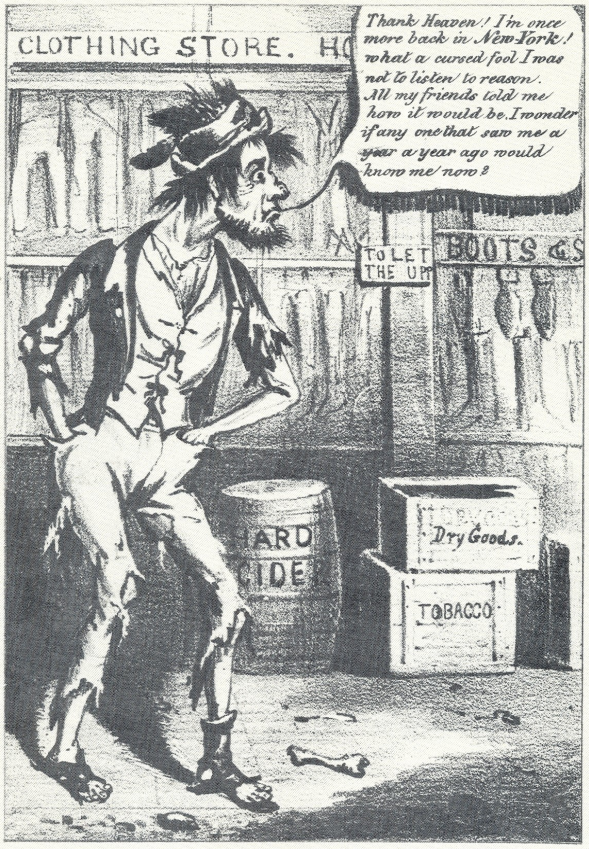
L'envers de la médaille concernant la ruée vers l'or se situait au plan du retour des chercheurs d'or de leurs expéditions. En effet, les chercheurs d'or se faisaient extorquer leur profit par les commerçants qui s'installaient dans les villes de prospecteurs et vendaient des produits nécessaires à des prix exorbitants : « 400 grammes de beurre valent un dollar, 200 grammes de clous un dollar également, un verre de whisky 50 cents » [44]. Finalement, ce sont davantage les commerçants qui se sont enrichis dans les ruées et non les chercheurs. Souvent, les chercheurs d'or se faisaient également racheter à des prix dérisoires leurs métaux par des compagnies minières qui profitaient de leur manque d'expérience financière. Aussi, comme les petits chercheurs d'or ne disposaient pas de bons outils de prospection, ils exploitaient les filons de surface. Ceux-ci épuisés, ils ne pouvaient pas continuer d'être exploités, et les grandes compagnies prenaient le relais avec leur équipement, raflant ainsi le gros du profit [45]. De plus, quand les prospecteurs essayaient de rentrer chez eux avec ce qu'ils avaient fait d'argent, les compagnies de transport (chemin de fer, bateau, guides) imposaient souvent des prix tels, avec l'obligation en plus de payer les dépenses du voyage, qu'ils étaient chanceux s'il leur restait une fraction de leur fortune initiale à donner à leur famille. Ce que l'on considérait comme une opportunité de faire de l'argent facile pour chacun s'avéra en fait être une autre situation où les plus riches et les plus expérimentés eurent le dessus.

Conclusion

À la lumière de cette analyse, il ressort clairement que la deuxième moitié du XIX^e siècle se définit grandement, en économie, par la théorie libérale qui prônait l'égalité des chances de faire fortune pour chacun et qui encourageait la compétition. Les nombreux autres éléments théoriques de l'époque (mythe du *self-made man*, destinée manifeste, etc.) se manifestèrent effectivement à travers les ruées vers l'or, la conquête de l'Ouest sauvage, les empires d'éleveurs ainsi que la fondation de grandes compagnies et l'implantation du chemin de fer transcontinental, mais toutes ces manifestations se firent généralement au profit d'une élite et non de tous et chacun comme le vantait le libéralisme

Couple afro-américain vêtu pauvrement
S.O. Dodge, 1893
Tirage albuminé, Tiré de l'exposition *La photographie et le rêve américain* (Van Gogh Museum)

économique. En pratique, les profondes différences au point de vue des classes sociales et de la discrimination raciale rendirent difficile pour une grande majorité de la population d'avoir accès aux idéaux de liberté d'entreprendre prônés par le libéralisme. Ainsi, nous pouvons affirmer que notre hypothèse était valide : nous avons effectivement identifié des réelles manifestations du libéralisme théorique, mais nous avons également repéré des limites assez marquées qui interdisaient l'accès à celles-ci à une grande proportion de la population. Ainsi, nous pouvons dire qu'au plan économique, il est faux de dire que chacun était libre lors de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Notre analyse est cependant spécifique à la société américaine de cette période ; il pourrait donc être intéressant de se poser la même question au sujet des sociétés européennes.



Caricature d'un chercheur d'or revenant de Californie sans le sou, encre d'imprimerie sur papier, 1859
New York Historical Society
New York

Références

[1] P. MELANDRI, *Histoire des Etats-Unis depuis 1865*, p.39.
[2] Y-H. NOUAILHAT, *Histoire des doctrines politiques aux Etats-Unis*, p.75.
[3] Y-H. NOUAILHAT, *op.cit.*, p.73.
[4] F. BALLE, *Libéralisme*, encyclopedia universalis, [en ligne], 2010, www.universalis-edu.com
[5] P. ROSANVALLON, *Le libéralisme économique, histoire de l'idée de marché*, p.58.
[6] A. DESBIENS, *Les Etats-Unis d'Amérique, synthèse historique*, p.159.
[7] P. MELANDRI, *op.cit.,* p.39.
[8] R. A. GUISEPI, *Manifest Destiny*, History World International, [En ligne].
[9] D. ARTAUD, *Histoire des Etats-Unis*, p.117.
[10] *Ibid*.
[11] A. DESBIENS, *Les États-Unis d'Amérique, synthèse historique*, p. 160.
[12] *Ibid.*
[13] *Ibid*.
[14] R. NEERING, *La ruée vers l'or*, p. 57.
[15] *Ibid*., p. 6.
[16] P. MELANDRI, *op.cit.*, p. 19.
[17] *Ibid*.
[18] J. CHASTENET, *En avant vers l'Ouest*, p. 217.
[19] *Ibid*, p. 272.
[20] A. DESBIENS, *op.cit.*, p. 155.
[21] J. CHASTENET, *op.cit.*, p. 273.
[22] A. DESBIENS, *op.cit.*, p. 157.
[23] *Ibid*., p.158.
[24] P. MELANDRI, *op.cit.,* p.20.
[25] J. CHASTENET, *op.cit.*, p. 284.
[26] P. MELANDRI, *op.cit*, p. 21
[27] J. CHASTENET, *op.cit*, p. 232.
[28] *Ibid*., p. 284.
[29] *Ibid*., p. 279.
[30] P. MELANDRI, *op.cit.*, p. 29.
[31] *Ibid*., p. 281.
[32] *Ibid.*, p. 38.
[33] *Ibid.*
[34] P. MELANDRI, *op.cit.*, p. 29.
[35] A. DESBIENS, op.cit., p.164.
[36] *Ibid*.
[37] A. DESBIENS, *Les Etats-Unis d'Amérique, synthèse historique*, p.162-163.
[38] M. PIETSCH, *La révolution industrielle, de la machine à vapeur à l'automation et à la fission de l'atome*, p. 31.
[39] A. DESBIENS, *op.cit.*, p.154
[40] D. ARTAUD, *Histoire des Etats-Unis*, p.122.
[36] D. ARTAUD, *op.cit.*, p.158.
[37] *Ibid.,* p. 123.
[38] *Ibid.,* p.128.
[39] J. CHASTENET, *op.cit.*, p. 217.
[40] W.W. JOHNSON, *The forty-niners*, p. 165.

Médiagraphie

ARTAUD, Denis et André KASPI, *Histoire des États-Unis*, Paris, Libraire Armand Colin, 1971, 413 p.

BALLE, Francis, *Libéralisme*, encyclopedia universalis, [En ligne], 2010, http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/liberalisme.

CHASTENET, Jacques, *En avant vers l'Ouest : la conquête des États-Unis*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1967, 320 p.

CLAVAL, Paul, « Aux sources de la puissance américaine : à la conquête des grands espaces », *Grands dossiers des sciences humaines*, no 4, septembre-novembre 2006, p. 4-23.

DESBIENS, Albert, *Les États-Unis d'Amérique : synthèse historique*, Québec,Septentrion, 2004, 304 p.

GIUSEPI, R.A., *Manifest Destiny*, History World International, 2010, http://history-world.org, (consulté le 3 avril 2010), [En ligne].

JOHNSON, William Weber, *The forty-niners*, New York, Time-Life Books, 1974, 240 p.

MAX, Pietsch, *La révolution industrielle : de la machine à vapeur à la fission de l'atome*, Petite Bibliothèque Payöt, 1963, 360 p.

MELANDRI, Pierre, *Histoire des États-Unis depuis 1865*, Paris, Nathan, 1976, 256 p.

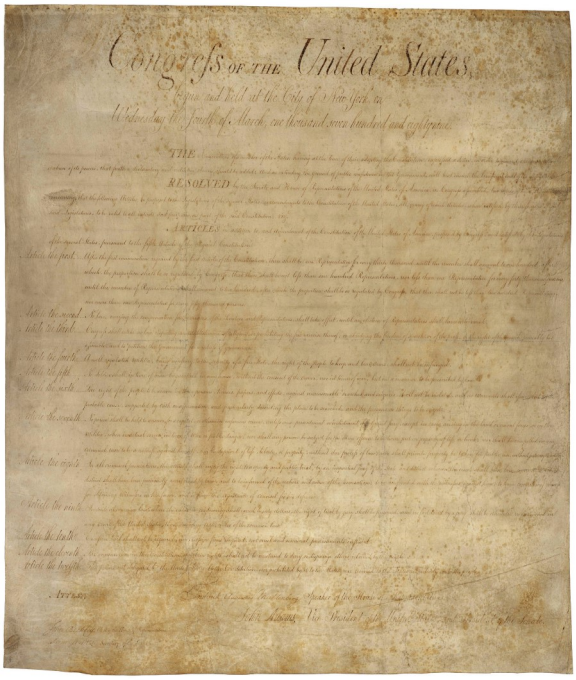
NEERING, Rosemary, *La ruée vers l'or*, Toronto, Éditions Julienne, 1978, 65 p.

Diversité religieuse et tolérance : les problèmes de la liberté de religion

Par Alex La Madeleine et Audrey Michel

La deuxième moitié du XIX^e^ siècle aux États-Unis est fortement marquée par la variété des pratiques religieuses. En effet, la liberté de religion qui est établie par les pères fondateurs de la Constitution à la fin du XVIII^e^ siècle permet la pluralité des cultes. Ainsi, tout au long du XIX^e^ siècle, et plus particulièrement après 1850, la religion se développe et se diversifie. Toutefois, pour comprendre le cheminement vers cette liberté de religion, il faut s'intéresser à la défense des libertés individuelles et au puritanisme qui la stimule.

Dans son article « Puritanisme », Jean Baubérot explique que le puritanisme est la recherche d'un « culte sans apparat et une morale très stricte »[1]. Les puritains, certains des émigrants américains durant le XVII^e^ siècle, souhaitent établir une pratique proche de leur idée du christianisme originel et sont donc en rupture avec les Églises de leur époque. La présence de cet esprit puritain aux États-Unis a deux répercussions importantes. D'abord, il stimule la résistance face à la majorité lorsqu'il y a rupture avec celle-ci. Ainsi, certains choisissent de s'exiler plutôt que de se soumettre. C'est le cas du baptiste Roger William, fondateur du Rhode Island, qui est un des premiers grands défenseurs de la liberté de religion. Ensuite, comme l'explique Baubérot, selon la vision de Max Weber, le puritanisme encourage le développement de l'organisation bourgeoise du travail. Ce revêtement capitaliste pousse à promouvoir les libertés individuelles, puisque l'on valorise la propriété privée. Une certaine tolérance religieuse s'installe donc.



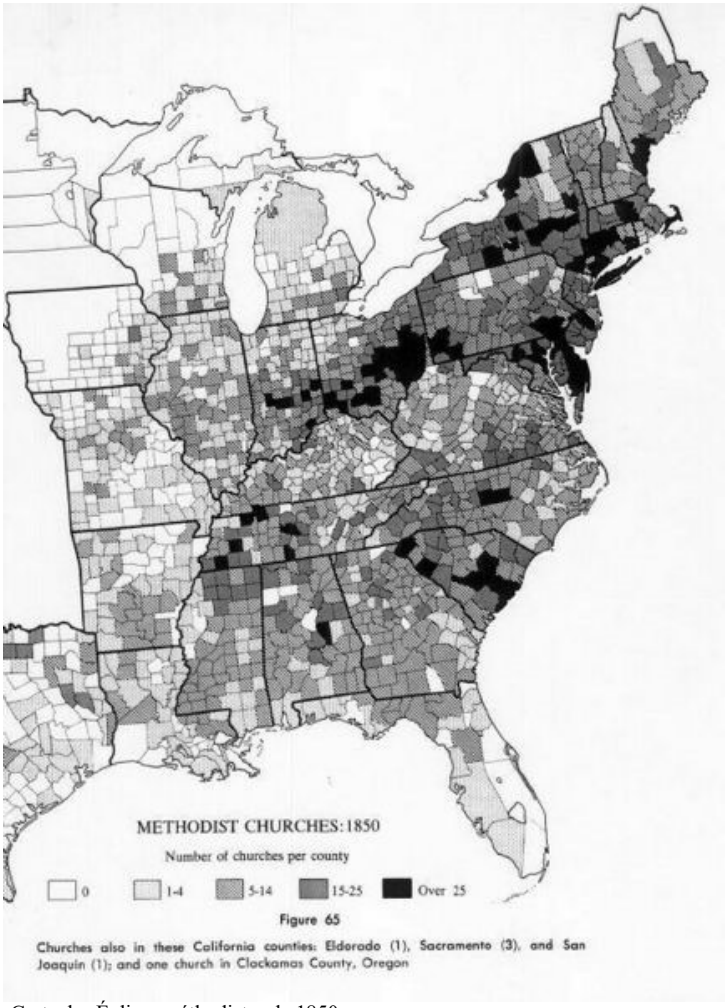
Bill of rights, 1789
National Archives and Records Administration

Dans *La vie quotidienne aux États-Unis à la veille de la Guerre de Sécession 1830-1860*, Robert Lacour-Gayet s'intéresse également à la liberté de religion en relation avec les libertés individuelles. Au plan religieux, l'Amérique et l'Europe avaient progressé de manière semblable, jusqu'à la Révolution, en faisant preuve d'intolérance. L'Église anglicane avait le monopole du Maryland à la Georgie en passant par une partie de New York et le congrégationalisme s'imposait au Massachusetts, au Connecticut et au New Hampshire. Après la Révolution, la liberté de religion est débattue jusqu'à ce qu'elle soit adoptée par le *Bill of Rights* au nom des libertés individuelles. Ainsi, dès 1830, une grande diversité religieuse se retrouve un peu partout sur le territoire américain. Par contre, l'auteur ne voit rien d'étonnant dans cette pluralité, car selon lui il s'agit de l'essence du protestantisme dès la Réforme. Il ajoute cependant que ce phénomène se déploie plus fortement dans les États-Unis du XIX^e^ siècle qu'ailleurs, puisqu'« à force de glorifier l'individualisme, on arriva à considérer la religion comme une affaire individuelle »[2].

À partir de ces informations, on peut se demander dans quelle mesure et jusqu'à quel point la liberté individuelle se concrétise à travers le libre exercice de la religion durant la deuxième moitié du XIX^e^ siècle. C'est ce que cet article tentera de déterminer en s'orientant vers l'hypothèse suivante : la liberté de religion manifeste l'individualisme de manière concrète à travers la pluralité, mais elle a des limites, car seuls les anglo-saxons blancs protestants profitent réellement de cette liberté. Pour faire la démonstration de cela, nous nous pencherons d'abord sur l'idéal théorique de liberté de religion, sur la diversité religieuse, sur l'immigration religieuse et, finalement, sur les limites auxquelles la liberté de culte est confrontée.

L'idéal théorique de la liberté de religion

Il faut savoir que la création du protestantisme avec la Réforme en Europe vient directement d'un désir de disposer de plus de liberté en ce qui a trait à la pratique de sa religion. Ce désir de liberté de culte accompagna les colonisateurs de la Nouvelle-Angleterre et dès que les États-Unis acquirent leur indépendance, l'adoption d'un document assurant les libertés des citoyens devint un élément central des discussions[3]. Les Américains de l'époque avaient en tête que l'homme disposait de certains droits naturels et cherchaient à établir une utopie où chacun de ces droits serait respecté. Le *Bill of Rights*, ajouté à la Constitution en 1791, est le document officiel assurant le respect des libertés. Il comportait dix amendements à l'origine, le premier étant celui portant sur la liberté de religion : « *Congress shall make no law respecting an establishment of religion, or prohibi-*



Carte des Églises méthodistes de 1850
US Census map Atlas, 1870

ting the free exercise of thereof. »[4] Aucune religion ne pouvait donc être considérée comme une religion d'État, pas plus que le gouvernement en place n'avait le droit d'interdire la pratique d'un culte. Cet amendement introduit deux concepts intangibles dans la vie religieuse américaine, soit la liberté et la pluralité[5]. En droit, chacun est libre d'adhérer au culte de son choix ou même de créer sa propre religion[6]. Cet idéal théorique reste bien ancré dans le cœur des Américains. Cela explique pourquoi la poussée d'émigration vers l'Ouest du pays vers 1850 est pour plusieurs l'occasion d'établir de nouvelles religions ou d'affermir des religions préexistantes dans cette contrée que les écrits presque romantiques de Charles Frémont désignent un paradis[7].

Diversité religieuse

Durant le XIX^e^ siècle, le protestantisme, c'est-à-dire l'ensemble des dénominations chrétiennes issues de la Réforme, domine aux États-Unis. On retrouve également des prédicateurs errants, surtout de confession protestante, qui parcourent le pays dans le but de faire des prêches et des conversions. À cela s'ajoutent certaines sectes religieuses et communautés utopiques, comme les mormons. Ce sont toutes des illustrations de la pluralité religieuse que nous tenterons d'exposer un peu plus en détail. Évidemment, l'immigration amène de nouveaux cultes, mais cela sera plutôt traité dans la partie suivante.

Protestantisme

Débutons avec le protestantisme, soit l'ensemble des courants chrétiens découlant de la Réforme. Il faut savoir qu'à la suite de l'admission du libre culte par le *Bill of Rights* en 1790, un mouvement de *revivals* traverse le pays jusqu'en 1830[8]. Il s'agit du Second Grand Réveil, soit un retour massif des gens vers la religion. Cela encouragea l'expansion de divers cultes protestants à travers le territoire américain, leur permettant ainsi de s'établir concrètement, pour pouvoir ensuite s'imposer solidement durant la deuxième moitié du XIX^e^ siècle[9]. De plus, il existe une multitude de pratiques protestantes. Cette diversité est une manifestation de la liberté de religion. Nous allons exposer brièvement certains de ces cultes, soit le baptisme, le méthodisme, le presbytérianisme et le quakerisme, en insistant sur ce dernier, afin d'intégrer la notion de pluralité des confessions pour démontrer à quel point, à l'intérieur du protestantisme, la liberté de religion est réelle.

D'abord, pour les baptistes, l'assemblée locale, c'est-à-dire la paroisse, passe au premier plan puisque l'Église se manifeste de manière visible à travers elle[10]. Depuis le XVIII^e^ siècle, les paroisses entretiennent des rapports entre elles, mais chacune reste indépendante[11]. Aucune instance religieuse, autre que le conseil de ses membres, ne peut légiférer à son sujet. Ainsi, la réglementation de la vie religieuse se fait de manière très locale. Toutefois, dans chacune des assemblées, on insiste sur le caractère volontaire de la conversion par le baptême adulte et sur l'autorité des Saintes Écritures[12].

Ensuite, le mouvement méthodiste, qui s'oriente surtout vers l'atteinte de la sanctification, se divise en deux : la tendance calviniste et la tendance arminienne. L'Église s'organise sous

Église baptiste *West Union*, 1853
Hillsboro, Oregon

P.S. Duval
Sacramental Scene in a Western Forest, 1854
Lithographie, s.d.
Library of Congress

la forme de circuits, c'est-à-dire de différentes localités, pris en charge par des prédicateurs itinérants, généralement des laïcs sous la supervision d'un superintendant[13]. Par la méthode des *camp meetings,* les méthodistes arrivaient à rejoindre les classes populaires.

De leur côté, les presbytériens refusent la gouvernance de l'Église par des évêques et l'autonomie totale des paroisses : ils se forment plutôt en synodes, c'est-à-dire des assemblées de laïcs et pasteurs élus[14]. Avant tout, le presbytérianisme veut l'abolition du rituel et de l'épiscopat[15]. C'est pourquoi même le pasteur est un laïc choisi par les membres de la paroisse.

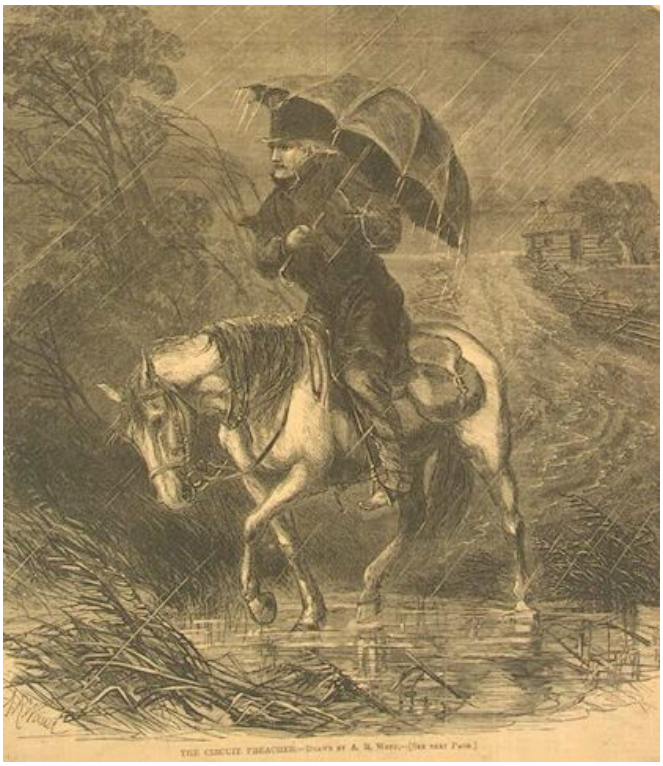
Enfin, le quakerisme, créé par George Fox, prône l'égalité de tous et désire l'abolition des vieilles institutions rigides de l'Église catholique qui survivent même à travers le protestantisme. Le nom originel donné à la religion était la Société des Amis, car Fox croyait que dans chacun réside l'étincelle divine, et que pour montrer son amour à Dieu, il faut aimer son prochain : donc, tous sont des amis[16]. Les quakers étaient hautement persécutés en Angleterre ainsi que dans beaucoup d'autres pays, car ils refusaient de payer la dîme, puisque selon eux la parole de Dieu est gratuite[17]. De plus, hautement pacifistes, ils se refusaient au service militaire obligatoire[18]. Lorsque William Penn, un des quakers les plus influents de son temps, acquiert en 1701 une terre en Amérique offerte par le roi Charles II, il la nomme Pennsylvanie et encourage les quakers à y immigrer massivement[19]. Les quakers y amènent avec eux leur religion et cherchent à faire de la Pennsylvanie un modèle de leurs idéaux. Se voulant tolérants et égalitaires, ils traitent avec les Indiens sur place pour partager la terre avec eux, évitant tout conflit et faisant de leur terre l'une des plus pacifiques aux États-Unis[20]. La liberté était au cœur de toute revendication des quakers et dès 1701, une Charte des Privilèges et Libertés fut établie et commémorée plus tard sous la forme de la « cloche de la liberté »[21]. La liberté de culte était très acceptée par les quakers, dans la mesure où l'existence du Christ et de Dieu n'était pas reniée (les quakers sont toutefois très ouverts aux juifs, sans nier le rôle de ceux-ci dans la mort du Christ)[22].

Bref, comme nous venons de l'exposer, la pluralité religieuse est bel et bien réelle dans le protestantisme. En effet, les divers courants protestants possèdent des visions différentes du culte et de son organisation.

Les prédicateurs errants

L'existence des prédicateurs errants est une preuve de la liberté de religion, car chacun a le choix d'en devenir un et le droit de tenter de propager ses croyances par la communication plutôt que par la force. Ce ne sont pas toutes les colonies installées dans l'Ouest qui avaient eu le temps ou l'argent pour bâtir une paroisse. De plus, comme une bonne partie des croyants n'adhéraient pas à une Église en particulier, cette partie des États-Unis demeurera sans réelle organisation religieuse. On voit alors apparaître des prédicateurs nomades, des hommes qui prêchent la bonne parole d'un village à l'autre, de maison en maison[23]. Ils sont, pour la plupart, des gens sans formation particulière, certains se disant avoir reçu une révéla-

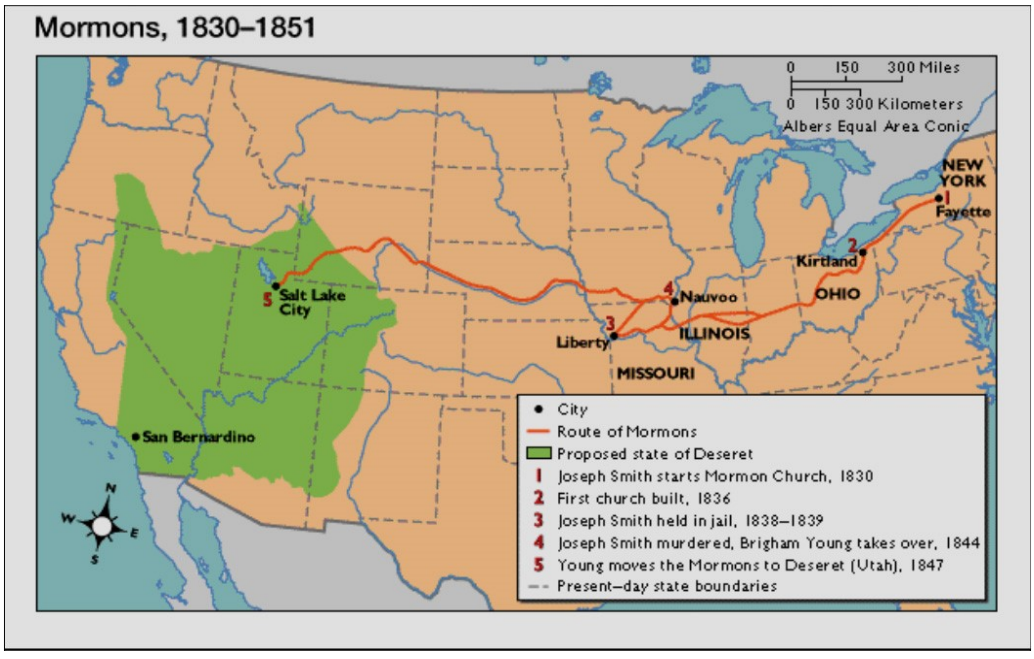
tion alors que d'autres essayaient d'échapper à la justice[24]. Les prédicateurs faisaient aussi des *camp meetings*. Comme mentionné plus haut, cette technique fut très utilisée par les méthodistes. On faisait ces rassemblements presque toujours près d'une rivière, pour procéder à des baptêmes[25]. On reconnaissait les prédicateurs nomades à leur façon de s'annoncer, en hurlant ou sonnant un cor[26].



Anonyme
Methodist Circuit Rider, 1867
Tiré de *Harper's Weeky, Oct 12, 1867, p.1.*

Les mormons

Plusieurs communautés religieuses et sectes se créent et se développent au XIX^e siècle avec l'expansion vers l'Oues[27]. Nous avons choisi d'en présenter une en particulier, soit l'Église mormone, laquelle est bien particulière. En effet, ses adhérents furent grandement persécutés, mais, paradoxalement, ce fut une des religions les plus populaires des États-Unis. Donc, même si la persécution des mormons laisse poindre les limites de la liberté de régilion, on constate également que le succès de ceux-ci indique qu'il est possible, malgré les embûches, de fonder son propre culte. L'Église mormone a été fondée en 1830 par Joseph Smith à New York, à la suite de ce que celui-ci appellera une révélation[28]. Après un certain temps, il réussit à se trouver plusieurs fidèles et sa religion se répandit rapidement. Comme beaucoup d'autres sectes de l'époque, les mormons cherchent à revenir au message originel de la Bible et basent leur culte principalement sur le Nouveau Testament et sur le Livre des Mormons, soit l'ouvrage que Joseph Smith a écrit et prétend être la traduction de tablettes saintes qu'il aurait trouvée à l'aide d'un ange[29]. Cette masse de croyants voyagea beaucoup à travers les États-Unis. Ils se dirigèrent vers l'Ohio et le Missouri, mais de grands conflits éclatèrent et ils furent repoussés encore plus loin vers l'Ouest. Ils fondèrent Nauvoo, en Illinois, mais lorsque la population des mormons atteignit 10 000 individus, une partie importante de la population



Mormons trail, [s.d.]
Tiré de la présentation *Manifest Destiny*

de cette ville à cette époque, ceux-ci rencontrèrent de l'opposition qui mena à l'assassinat de Joseph Smith[30]. Brigham Young, le nouveau chef, décida d'établir les mormons encore plus vers l'Ouest, pour finalement fonder Salt Lake City, dans l'Utah, vers 1850 et s'y établir définitivement[31]. Leur établissement dans l'Ouest leur fut bénéfique, car l'immigration y était forte et le nombre de colons à convertir aussi[32]. Ainsi, les mormons prouvent que, tel que le prétend l'idéal théorique, il est possible de fonder sa propre religion, mais les persécutions dont ils ont été victimes tendent également à le contredire. Avec les mormons, les limites de la liberté de religion commencent à se manifester.

Immigration religieuse

Comme il a été constaté précédemment, il existe une grande diversité religieuse aux États-Unis dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Cependant, le portrait de la pluralité des communions n'est pas complet sans une prise en compte de l'immigration. Celle-ci est grandement stimulée par la publicité que fait le gouvernement fédéral auprès des pauvres des autres pays[33]. Les immigrants quittent leur terre natale pour les États-Unis dans l'espoir de fuir la guerre, la famine, la misère ou la persécution[34]. Par conséquent, ils amènent avec eux leur culte, ce qui ajoute à la variété des religions. Dans le but d'avoir une meilleure compréhension de ce phénomène, nous présenterons trois grands groupes d'immigrants : les catholiques, les Allemands et les Asiatiques.

Les catholiques

La très grande majorité des catholiques qui s'installent aux États-Unis sont des Irlandais fuyant la Grande Famine[35]. Par contre, on retrouve aussi des Québécois, des Mexicains, des Italiens, des Polonais et des Européens de l'Est qui rejoignent les États-Unis pour travailler dans les industries qui commencent à se développer, en apportant avec eux leurs traditions catholiques[36]. Par conséquent, du milieu XIX^{e} siècle au début du XX^{e} siècle, les catholiques sont passés de 5% à 17% de la population [37].

Les Allemands

Durant la seconde moitié du XIX^{e} siècle, même s'ils sont moins nombreux que les Irlandais, les Allemands constituent un groupe important d'immigration[38]. Le zénith de l'immigration allemande se situe entre 1840 et 1890[39]. Ils vont intégrer principalement deux religions aux États-Unis : le mennonitisme et le judaïsme. Détaillons-les.

D'abord, le mennonistisme est une variante du protestantisme créée par Mennon Simons au XVI^{e} siècle. Ce mouvement est rapidement persécuté à cause de son isolement en campagne et de son conservatisme[40]. Ses sectes les plus radicales, comme les amish, refusent d'entrer en contact avec l'extérieur ou même avec d'autres groupes mennonites[41]. Fuyant la persécution, les mennonites immigrent vers l'Amérique du Nord dès le XVII^{e} siècle. Par contre, leur déplacement vers cette région du monde sera encore plus important au XIX^{e} siècle à cause d'un « réveil d'inspiration piétiste-revivaliste »[42].

Samuel B. Waugh (1814 -1885)
The Bay and Habor of New York, environ 1853-1855
Peinture à l'eau sur toile, 99 1/5 X 198 1/4
Museum of the City of New York

Ensuite, les juifs allemands sont attirés aux États-Unis par le début de l'industrialisation et par le souhait de s'émanciper de la persécution[43]. Toutefois, selon Jeanine Brun, les juifs allemands étaient en voie d'assimilation vers 1880 et ce serait le début de l'immigration des juifs de l'Europe de l'Est du début XX^e siècle qui aurait préservé le judaïsme aux États-Unis[44].

Les Asiatiques

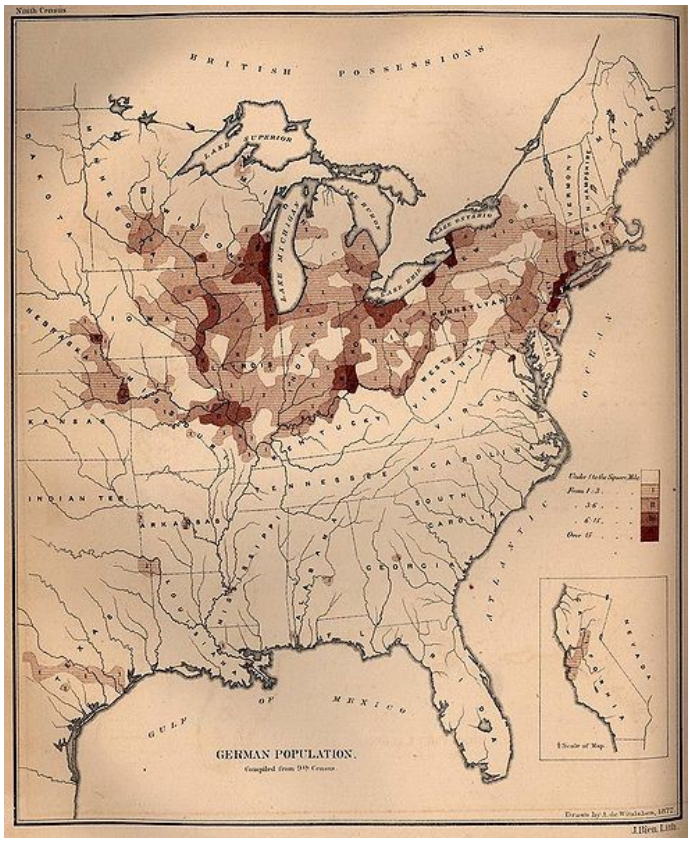
À partir de 1850, alors que l'Ouest commence à se peupler, on voit apparaitre une très forte immigration asiatique, majoritairement chinoise, surtout en Californie[45]. Les Chinois cherchent à s'enrichir assez pour retourner en Chine et acheter de petits lopins de terre. Ils sont très populaires pour les grands travaux, car ils ne coûtent pas cher et ils sont travaillants[46]. Ces Chinois apportaient avec eux leurs traditions asiatiques, que les Américains considéraient comme du paganisme et dont ils étaient très suspicieux[47]. Les Chinois avaient surtout des valeurs confucéennes, qui promouvaient l'ordre et le groupe au détriment de l'individu[48].

Limites de la liberté de religion

Maintenant que nous connaissons l'idéal théorique de la liberté de religion et que nous avons constaté comment il se manifeste à travers la pluralité religieuse enrichie par l'immigration, il est temps de s'intéresser aux limites que rencontre la libre pratique du culte. En droit, chaque individu peut pratique librement son culte. Or, dans les faits, cette liberté est entravée. En effet, les Anglo-saxons blancs protestants s'imposent et briment le libre culte des autres. Cela se manifeste sous plusieurs formes. Nous allons plus particulièrement nous intéresser à la persécution des catholiques, à l'apparition de mouvements nativistes, à la création d'Églises distinctes pour les Noirs, à la conversion des Amérindiens et des Asiatiques.

La persécution des catholiques

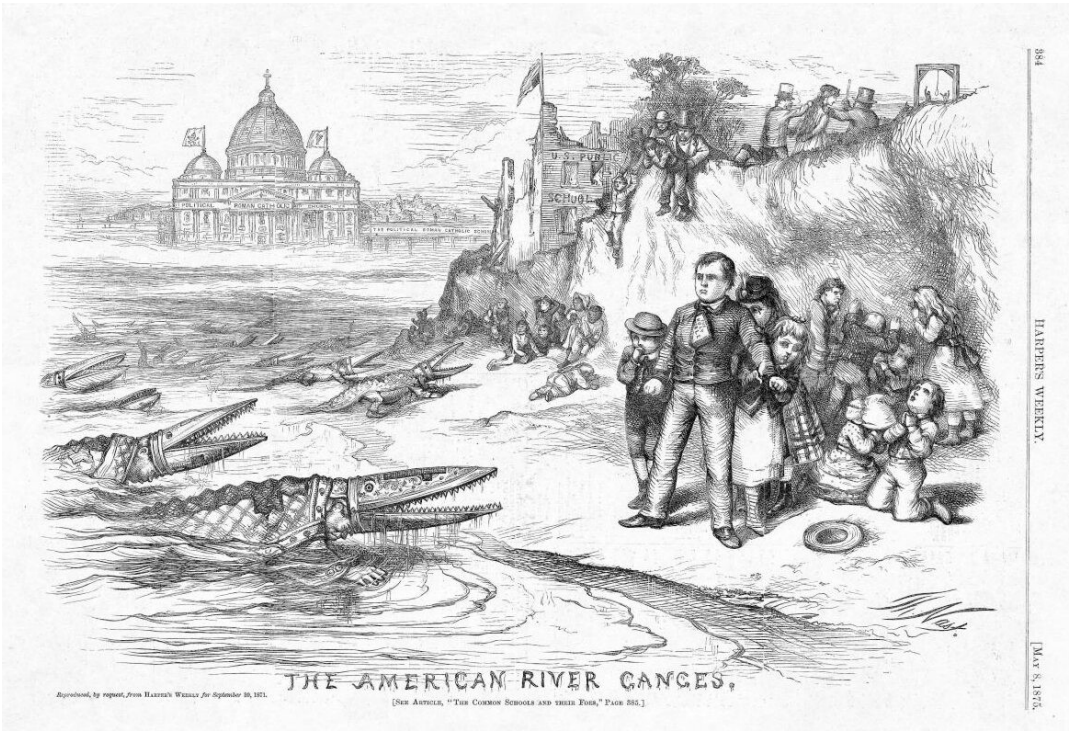
Immédiatement après la Révolution, l'immigration s'avère peu nombreuse, situation propice au développement du chauvinisme[49]. Ainsi, lorsque l'immigration prend des proportions plus importantes au XIX^e siècle, et surtout durant la seconde moitié, les Américains protestants perçoivent l'arrivée des nouveaux venus comme une intrusion[50]. Comme les Irlandais catholiques étaient le groupe d'immigrants le plus imposant par son nombre, on craignait les « mauvaises influences » du catholicisme. On véhiculait l'idée que les catholiques avaient le but de diviser la nation et de renverser les libres institutions pour élever le pouvoir de la papauté[51]. Pour cette raison, les catholiques furent persécutés. Les protestants dénonçaient les dangers du catholicisme dans certaines publications de journaux, tel que *The Protestant*, et ils comparaient la papauté à Babylone la Grande[52]. Cette hostilité se retrouve dès 1830 et s'amplifie par la suite[53]. La violence est telle qu'on va même jusqu'à incendier des bâtiments appartenant aux catholiques, comme le couvent des Ursulines de Charlestown[54]. De plus, les riches protestants propriétaires plaçaient les Irlandais catholiques dans une situation de dépendance absolue basée sur le travail[55]. Par conséquent, ceux-ci n'osaient pas toujours réclamer leur appartenance religieuse[56].



Population allemande, 1872
Perry-Castañeda Library Map Collection

Les mouvements nativistes

La haine que les protestants portent aux immigrants va les pousser à transposer le conflit religieux sur la scène politique. Des mouvements nativistes vont faire leur apparition, désireux de « protéger » le pays des immigrants non-protestants. Un groupe en particulier s'illustre dès 1854 : l'Ordre secret de la Bannière étoilée, aussi appelé *Know-Nothing*, qui connaît beaucoup de succès au Massachusetts, au Connecticut et au New Hampshire[57]. Cette association cherche à assurer que seuls des protestants nés aux États-Unis puissent accéder à des postes politiques[58]. Toutefois, au moment de la guerre de Sécession, l'américanisme natif perd de l'influence à cause de sa position pro-esclavagiste, sans pour autant que l'on cesse de mépriser les immigrants et leur religion[59].



Thomas Nast
The American River Ganges, 1876
Caricature des évêques catholiques, 1.161×792
Harper's Weekly magazine

Les Églises pour Noirs

Au XIX^e^ siècle, la ferveur religieuse va s'orienter autour de l'abolitionnisme à travers des *revivals* menés par Charles et James Finney, ainsi que Theodore Weld[60]. Cependant, lorsque l'esclavage sera aboli en 1863, les Noirs affranchis, majoritairement des protestants, ne pourront se joindre aux Blancs dans leurs églises[61]. Il s'agit là d'une forme de contrainte à la liberté de pratique religieuse basée sur le racisme. Ainsi, la ségrégation raciale obligera les Noirs à créer leurs propres Églises et leurs propres pratiques religieuses.

Conversion des Amérindiens

L'Ouest avant les grandes migrations appartenait encore aux Indiens qui n'avaient des contacts avec les Blancs que pour la traite des fourrures et pour échanger leur surplus pour des produits européens[62]. Leur religion était de type animiste et basée sur la présence d'un esprit dans chaque chose[63]. L'apport de nouveaux colons dans l'Ouest permet à l'armée américaine, jusque-là incapable de combattre les Indiens sur d'aussi grands territoires, de les vaincre et les cantonner dans des réserves[64]. Pour la plupart des pasteurs, des prêtres et d'autres missionnaires, leur devoir est de christianiser les Indiens, car pour eux, christianiser égalait à civiliser ce peuple de sauvages[65]. Les Indiens résisteront fortement à cette conversion presque forcée, car ils ne font pas confiance aux Blancs qui bafouent eux-mêmes les dogmes de leur Église[66]. Seule la Pennsylvanie entretenait de réelles bonnes relations avec les Indiens, ce qui changea lorsque les quakers perdirent le pouvoir de l'État.

Conversion des Asiatiques

On ne mit pas autant d'effort à convertir les Asiatiques que les Amérindiens. Comme mentionné dans la partie sur l'immigration asiatique, ceux-ci ne cherchaient pas à s'établir aux États-Unis, seulement à y faire de l'argent. Ils ne s'intégraient donc pas aisément et de par leur allégeance confucéenne, ils restaient très soudés entre eux, tel que le montrent les *chinatowns* de l'époque. Certains missionnaires tentèrent tout de même le coup. On peut prendre comme exemple la *Chinese Mission* qui, établie à partir de la cathédrale Old St. Mary's située en plein *chinatown* de San Fransisco, avait pour but de convertir les jeunes enfants chinois[67]. Il faut comprendre que les Chinois n'avaient pas le droit d'aller à l'école des Blancs, au même titre que les Noirs[68]. Leur seule éducation ne pouvait donc venir que de la bonne volonté des institutions religieuses.

Conclusion

En conclusion, comme nous avons pu le constater à travers l'idéal théorique et la diversité de religion, enrichie par l'immigration, il existe une liberté de religion apparente aux États-Unis à la deuxième moitié du XIX^e^ siècle.

Cette liberté est exacerbée avec la migration vers l'Ouest qui accueille de nouveaux groupes religieux, tel les mormons, qui veulent y établir leur religion en paix. Malgré tout, telle que nous l'avons précisé dans notre hypothèse, cette liberté est restreinte à un certain groupe de personnes, soit les Anglo-saxons blancs et protestants. Plus particulièrement, nous avons démontré que les catholiques, les Noirs, les Amérindiens et les Asiatiques sont tous discriminés dans leur liberté de religion, car ils ne sont pas conformes au cadre où cette liberté s'applique. Les États-Unis de 1850 à 1900 ne manquent donc pas de combats internes entre groupes religieux et ethniques. Évidemment, la mise en place du *Bill of Rights* est encore jeune à cette époque. Il serait donc intéressant de voir si les États-Unis d'aujourd'hui ont réussi à réaliser leur idéal théorique d'une tolérance religieuse à l'échelle de leur pays.

Cathédrale St-Mary, 1890
San Francisco, Californie

Références

[1] J. BAUBÉROT. « Puritanisme », [En ligne].
[2] R. LACOUR-GAYET, *La vie quotidienne aux États-Unis à la veille de la Guerre de Sécession 1830-1860*, p.196.
[3] *Ibid.*
[4] N. L. STAIR, *The Bill of Rights*, Appendix.
[5] H. PEYRET, *Les États-Unis*, p.28.
[6] *Ibid*.
[7] P. JACQUIN, *Vers l'Ouest, un nouveau monde*, p. 31.
[8] B. E. CARROL, *The Routledge historical atlas of religion in America*, p.62.
[9] S. BRIEU, « Et l'Amérique entendit l'appel de Dieu… », p.28.
[10] J. SÉGUY, « Baptisme », [En ligne].
[11] *Ibid*.
[12] *Ibid*.
[13] J. BAUDÉROT, « Méthodisme », [En ligne].
[14] J.-L. KLEIN, « Presbytériens », [En ligne].
[15] *Ibid*.
[16] E. DOMMEN, *Les Quakers*, p.8.
[17] *Id.,* p.16.
[18] *Ibid.*
[19] *Id.*, p. 21.
[20] *Id.,* p. 22-23.
[21] J. H. LOUIS et J.-O. HÉRON, *William Penn et les quakers : Ils inventèrent le Nouveau Monde*, p. 89.
[22] *Id.,* p. 117.
[23] P. JACQUIN, *La vie des pionniers au temps de la conquête de l'Ouest*, p. 121.
[24] *Ibid*.
[25] *Id.,* p. 120.
[26] *Id.,* p. 121.
[27] Y. NOUAILHAT, *Histoire des doctrines politiques aux États-Unis*, p.54.
[28] D. BITTON, *Les* Mormons, p. 13.
[29] *Id.,* p.17.
[30] *Id.,* p. 20-22.
[31] *Id.,* p. 28.
[32] *Id.*, p. 30-31.
[33] L. POTHIER, « Histoire des États-Unis », p.158.
[34] *Ibid*.
[35] E. DENEVERS, *L'âme américaine*, p.10.

[36] J. BYRNE, *Roman Catholics and Immigration in Nineteenth-Century America*, [En ligne].
[37] *Ibid*.
[38] L. POTHIER, *op. cit.*, p.159.
[39] K.J. BADE et M. WEINER *Migration passée, migration future : Germany and the United States*, p.55.
[40] J. SÉGUY, « Mennonites », [En ligne].
[41] *Ibid*.
[42] *Ibid*.
[43] W. MOSSE, *Revolution and evolution, 1848 in German-Jewish history*, p. 64.
[44] J. BRUN, *America! America! Trois siècles d'émigration aux Etats-Unis (1620-1920)*, p.126.
[45] P. JACQUIN, *Vers l'Ouest, un nouveau monde*, p. 31.
[46] *Ibid.*
[47] P. JACQUIN, *La vie des pionniers au temps de la conquête de l'Ouest*, p. 28.
[48] CHINE INFORMATION, *Diaspora chinoise*, [En ligne].
[49] E.DENEVERS, *op. cit.*, p. 9.
[50] *Ibid*.
[51] R. LACOUR-GAYET, *op. cit.*, p. 208.
[52] *Ibid.*
[53] E. DENERVERS, *op.cit*, p.12.
[54] *Ibid*.
[55] *Ibid*., p.13.
[56] *Ibid*., p.13-14.
[57] *Ibid*., p. 20-21.
[58] *Ibid*., p.19-20.
[59] R. LACOUR-GAYET, *op. cit.*, p. 211.
[60] C. FOHLEN, « L'empreinte religieuse », p. 86.
[61] *Ibid*.
[62] P. JACQUIN, *La vie des pionniers au temps de la conquête de l'Ouest*, p. 88.
[63] *Ibid*.
[64] P. JACQUIN, *Vers l'Ouest, un nouveau monde*, p. 86.
[65] *Id*, p. 119.
[66] *Ibid*.
[67] E. DEACON, *St. Mary's Cathedrale I: History*, [En ligne].
[68] P. JACQUIN, *La vie des pionniers au temps de la conquête de l'Ouest*, p. 28.

Médiagraphie

BADE, Klaus J. et Myron WEINER, *Migration past, migration future : Germany and United States*, volume 1, Berghahn Books, 1997, 158 p.

BAUDÉROT, Jean, « Méthodisme », *Universalis*, [s.d.], [En ligne], http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=3978&nref=M120251 (page consultée le 10 mars 2010).

BAUDÉROT, Jean, « Puritanisme », *Universalis*, [s.d.], [En ligne], http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=3978&nref=P151301 (Page consultée le 10 mars 2010).

BITTON, Davis, *Les Mormons*, trad. de l'anglais par Marc Defranchi, Bref, 1989, 126 p.

BRIEU, Sylvie, « Et l'Amérique entendit l'appel de Dieu », *National Geographic France*, nº85 (octobre 2006), p. 27-29.

BRUN, Jeanine, *America! America! Trois siècles d'émigration aux Étas-Unis (1620-1920)*, Paris, Gallimard/Julliard, 1980, 252 p.

BYRNE, Julie, « Roman Catholics and Immigration in the Nineteenth Century America », novembre 2000, dans NATIONAL HUMANITIES CENTER,*TeacherServe*, [En ligne], http://nationalhumanitiescenter.org/tserve/nineteen/nkeyinfo/nromcath.htm (page consultée le 25 mars 2010).

CARROL, Bret E., *The Routledge historical atlas of religion in America*, Routledge, 2000, 144 p.

CHINE INFORMATION, « Diaspora chinoise », [s.d.], [En ligne], http://www.chine-informations.com/guide/diaspora-chinoise_1464.html, (page consultée le 1er avril 2010).

DEACON, Eric, « St. Mary's Cathedral I : History », 2008, [En ligne], http://www.cathedralsofcalifornia.com/?tag=chinatown, (page consultée le 1 avril 2010).

DENEVERS, Edmond, *L'âme américaine*, Paris, Jouve&Boyer, 1900, 402 p.

DOMMEN, Edouard, *Les quakers*, Bref, 1990, 125 p.

FOHLEN, Claude, « L'empreinte religieuse », *États-Unis, peuple et culture*, Paris, La Découverte/Poche, 2004, 222 p., p.83-88.

JACQUIN, Philippe, *La vie des pionniers au temps de la conquête de l'Ouest*, Montréal, Larousse, 2002, 191 p.

JACQUIN, Philippe, *Vers l'Ouest, un nouveau monde*, Paris, Découverte Gallimard, 1987, 208 p.

KLEIN, Jean-Louis, « Presbytériens », *Universalis*, [s.d.], http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=3978&nref=T302238 (Page consultée le 10 mars 2010).

LACOUR-GAYET, Robert, *La vie quotidienne aux États-Unis à la veille de la guerre de Sécession 1830-1860*, Paris, Hachette, 1957, 295 p.

LOUIS, Jeanne Henriette et Jean-Olivier HÉRON, *William Penn et lesquakers : Ils inventèrent le Nouveau Monde*, Paris, Découverte Gallimard, 1990, 176 p.

MOSSE, Werne Euger, Arnold PAUCKER et Reinhard RÜRUP, *Revolution and evolution, 1848 in German-Jewish history*, Allemagne, Leo Baeck Institut/J.C. Mohr, 1981, 431 p.

L. STAIR, Nancy, *Bill of Rights*, New York, Rosen publishing Group, 2003, 112 p.

PEYRET, Henry, *Les États-Unis*, Paris, Puf, 1961, 283 p.

POTHIER, Lise, *Histoire des États-Unis*, Montréal, Modulo, 1987, 525 p.

SÉGUY, Jean, « Baptisme », *Universalis*, [s.d.], [En ligne], http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=3978&nref=C930871 (page consultée le 10 mars 2010).

SÉGUY, Jean, « Mennonites », *Universalis*, [s.d.], [En ligne], http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=3978&nref=L113111(page consultée le 10 mars 2010).

Liberté d'expression: De l'idéalisation à la critique

Par Myriam Côté et Maria Martin

Le XIX[e] siècle aux États-Unis correspond à une période de recherche identitaire. Les doctrines des Pères fondateurs appuient la réussite sociale par le biais du travail qui valorise la possession de biens. Ce paradigme implique que toute création doit trouver sa place dans une fonction pratique du quotidien, contrairement à la conception européenne de « l'art pour l'art »[1]. Ainsi, aux États-Unis, les premiers artistes sont directement associés aux artisans. Ce n'est qu'à la seconde moitié du XIX[e] siècle que les Américains prennent conscience de leur retard au chapitre de la culture. Le peuple américain est jeune et, par le fait même, n'a pas une longue histoire qui lui soit propre[2]. Pendant la première partie de ce siècle, les historiens parlent d'artisanat[3]. Puis, dans la seconde partie, la culture tend à se démocratiser, c'est-à-dire qu'elle se veut plus accessible à l'ensemble de la population, comme l'est déjà l'ensemble des sphères sociales.

Avant d'aller plus loin dans cette mise en perspective historique de la culture américaine, nous nous permettrons de pointer ses caractéristiques générales car, malgré le fait que la culture européenne en soit une source d'inspiration majeure, il existe, des deux côtés de l'Atlantique, des différences conceptuelles importantes liées à cette notion de culture. La culture européenne au XIX[e] siècle est ancrée, comme aux siècles précédents, dans l'idéalisation des formes et des valeurs antiques[4]. Elle est, avant tout, un ensemble de créations intellectuelles destinées à la noblesse ainsi qu'à la bourgeoisie et la renommée des artistes se fait par leur talent et leur prestige[5]. Le peuple américain, dénué de passé propre, cherche, dans un premier temps, des fondements culturels et intègre la conception culturelle de l'Europe. Cependant, cette conception se transformera au fil des ans pour se mettre à la page de la mentalité américaine. Ainsi, au pays de l'argent sonnant et de l'utilitarisme, la renommée d'un artiste se traduit par la valeur marchande de ses créations[6]. Dépourvus de passé sur lequel se baser, les Américains font plutôt du futur un idéal culturel[7]. Cette idée progressiste de la culture découle principalement de la doctrine puritaine venue d'Angleterre avec les idées protestantes et qui stipule que les hommes trouveront dans leurs actions le succès. Ce dernier se traduit par les possessions acquises qui témoignent des efforts faits sur le chemin progressant vers le créateur[8]. En résumé, il y a d'un côté de l'Atlantique une culture intellectuelle axée sur le passé et destinée à une classe d'élite et, de l'autre côté, une culture de divertissement qui idéalise le futur et qui se démocratise progressivement.

Charles P. Mills & Son, *The Historical Society of Pennsylvania, Le flambeau de la liberté*, 1870.

La cristallisation de la liberté au XIX[e] siècle, telle que présentée dans l'introduction de cette revue, est à l'origine de l'ensemble des recherches qui sont ici rassemblées. Afin de démontrer ou non la manifestation de ce concept, les précédents articles ont dépeint les différentes sphères de la société (politique, économique et religieuse) en présentant leurs caractéristiques. Dans l'ensemble de ces recherches, les auteures concluent en nuançant la présence de la liberté qui semble davantage être un idéal qu'une réalité sociale. La culture étant l'aboutissement ou la critique des valeurs sociales, nous nous sommes intéressées à cette dualité par le biais des idées élitistes ou intellectuelles qui caractérisent généralement les sociétés et par le biais des idées populaires plus près de la réalité.

Dans cet ordre d'idées, notre problématique de recherche se pose ainsi : comment l'idéal américain de la liberté se manifeste-t-il dans les arts d'élite et les arts populaires du XIX[e] siècle? À ce propos, nous postulons qu'en raison de la Guerre de Sécession qui vient rompre avec l'idée culturelle élitiste de la première partie du XIX[e] siècle, la démocratisation s'installe aussi dans les arts lors de la deuxième partie de ce siècle. L'idéal de la liberté américaine qui se manifestait dans les œuvres élitistes va progressivement devenir un idéal populaire par l'entremise d'une volonté d'identité nationale qui

se manifeste au cours de la seconde moitié de ce siècle.

La culture élitiste

Dans cette première partie, nous nous intéresserons d'abord aux transformations diachroniques de la culture tout au long du XIX[e] siècle, puis, par la suite, aux différences culturelles régionales du Nord, du Sud et de l'Ouest des États-Unis, pour enfin expliciter la situation de la culture à la suite de la Guerre de Sécession par l'entremise de médiums comme les arts visuels, la musique et la littérature. Le portrait des particularités régionales de la première partie du siècle est nécessaire pour comprendre comment, dans la quête d'une identité nationale, les artistes s'en inspireront. Leurs réalisations permettront de faire ressortir les grandes thématiques et préoccupations de l'époque et nous pourrons confirmer notre thèse sur l'idéal américain de la liberté individuelle.

Les transformations culturelles

Avant la seconde moitié du XIX[e] siècle, il n'est pas possible de rendre compte d'une sphère culturelle autonome et indépendante des autres dimensions du quotidien. Les créations dites artistiques, du XVI[e] siècle au début du XIX[e] siècle, ont avant tout une fonction utilitaire dans le quotidien des gens. Les premiers artistes associés aux artisans créent pour répondre à des besoins matériels ou aux besoins d'expansion. Par l'entremise des doctrines puritaines venues d'Angleterre avec les protestants, la possession de biens matériels et le progrès sont socialement valorisés[9]. Les Américains vouent principalement un culte, au début de la colonisation, à l'argent, au travail et à Dieu. Cependant, au fur et à mesure que le style de vie s'améliore, les divertissements et les loisirs intègrent progressivement le quotidien des gens. Nous avons soulevé, dans l'introduction, les différences conceptuelles entre l'art européen et l'art américain, mais nous verrons un peu plus loin comment ces caractéristiques ont influencé le développement culturel.

Les productions artistiques sont, au début du XIX[e] siècle, accessibles à l'ensemble de la population qui ne partage qu'une seule et même culture, le culte du loisir et du travail, peu importe leur rang social[10]. L'exemple le plus illustratif est celui du journal, qui sert à informer les gens et à les divertir par le biais de récits littéraires. Nous pourrions tout de suite nous arrêter ici, puisque la culture est alors démocratique et que comme l'article précédent sur l'économie le mentionne, des clivages sociaux se forment conséquemment au libéralisme économique et ne peuvent qu'entraîner une inégalité d'accès à la culture, comme c'est le cas au XIX[e] siècle en Europe avec l'aristocratie.

Enfin, il est important de se souvenir qu'on ne peut pas vraiment parler de culture dans la première moitié de ce siècle en raison de l'aspect utilitaire des œuvres et que même si elle est accessible à tous, elle n'implique pas un choix basé sur un libre-arbitre et est simplement nécessaire à la vie des gens. Dans la prochaine section, nous verrons de façon plus spécifique comment la culture se manifeste dans le quotidien des Américains du Nord, du Sud et de l'Ouest.

Différences culturelles avant la Guerre de Sécession

Carte des USA (Nord, Sud, Ouest)
1862

Il existait aux États-Unis une grande variété de particularités régionales. Afin d'en avoir une compréhension globale, nous nous sommes concentrées sur les trois principales régions de l'époque. Celles du Nord, du Sud et de l'Ouest sont animées par des idéologies distinctes qui varient selon leurs activités économiques, leurs influences extérieures et leurs aspirations. Il est important de spécifier leur étendue géographique respective: le Nord est défini par l'ensemble des colonies au nord de la Virginie ayant aboli l'esclavage depuis 1777[11], la région sudiste est quant à elle composée des États au sud de la Pennsylvanie et du Maryland actuels dans lesquels l'esclavage est toujours légale[12], l'espace géographique associé à l'Ouest ou à la Frontière est plus nébuleux puisqu'il a été repoussé jusqu'en 1890, date à laquelle la côte du Pacifique fut rejointe. Nous considérerons simplement qu'il s'agit de la région au-delà de la chaîne des Appalaches, qui a limité pendant un moment l'expansion territoriale[13].

Nord

Le Nord, avec ses villes portuaires de New York et de Boston, est la porte d'entrée des États-Unis. Il s'effectue alors un brassage culturel causé par la venue des immigrants, majoritairement européens dans cette première moitié du siècle, qui abâtardissent le modèle de vie à l'anglaise et les coutumes traditionnelles. Les Américains du Nord ou *Yankees* sont caractérisés comme étant des êtres taciturnes, réalistes, puritains et toujours à l'affût d'une bonne affaire, monétairement parlant. Les voyageurs européens les perçoivent comme des êtres incultes et parvenus.

En 1842, l'unitarien Emerson avance une nouvelle école de pensée : le transcendantalisme. Cette nouvelle doctrine constitue en fait une compréhension du monde par la conscience puisqu'elle considère que l'esprit n'est que la seule réalité. Étant intimement lié avec l'univers, l'individu est inspiré dans ses choix par le divin pour ultimement retrouver ce dernier. La quête est individuelle, puisque l'individu doit dans un premier temps retrouver son authenticité pour porter un regard réaliste sur le monde. Dans un second temps, il doit se détacher des conception populaires pour trouver sa voie donc une parfaite liberté de l'âme pour finalement retrouver Dieu[14]. Le transcendantalisme est le grand réveil intellectuel de la culture nordiste qui se manifeste principalement en littérature et qui aura, dans la seconde moitié du siècle, une grande influence sur la culture américaine.

Sud

Bien que l'esclavagisme ait été mis en place pour des motifs économiques, il s'impose surtout comme un mode de vie et donne le ton à la culture du Sud au XIX^{e} siècle. Le Sud étant moins touché par les vagues d'immigration, la population est principalement composée de propriétaires anglo-saxons et d'esclaves africains. C'est la culture du coton qui régit la vie et il en découle une hiérarchisation sociale. Il faut dire qu'il s'agit d'une mentalité ancrée dans le passé et qui valorise les grandes propriétés foncières comme étant le signe de la richesse. Le travail n'est pas valorisé comme dans le Nord, il est avant tout destiné aux esclaves. Les voyageurs européens disent de l'élite sociale qu'elle pratique un culte de l'honneur et qu'elle anime une civilisation brillante[15].

Ouest

Le mouvement vers l'Ouest est alimenté par un besoin d'expansion territoriale en raison de l'explosion démographique des vagues d'immigration arrivant au Nord. Les gens partant pour de nouvelles contrées ont un certain mépris des conventions et l'Ouest constitue pour eux un signe d'abondance, d'espoir et de liberté. Cependant, une compétitivité anime les hommes dans leur quête de la liberté, car tous les hommes partent égaux, mais peuvent trouver au final une terre riche en ressources naturelles qui pourraient éventuellement assurer une certaine réussite sociale[16]. Bien que les explorateurs cherchent à rejeter le mode de vie du Nord-Est, ils restent animés des mêmes idées.

Par contre, par l'illusion du rejet total de la civilisation nordiste et par l'idéalisation du déraciné comme symbole de liberté et du mélange culturel, une nouvelle culture se met en place. En 1893, le jeune historien Frederick Jackson Turner émet la théorie que la culture des États-Unis n'est en fait que la culture et les idéologies de l'Ouest qui se sont progressivement répandues. Il sous-entend que l'égalité prônée par les Américains ne peut être possible que dans la mesure où chaque homme ne dépend que de lui-même pour survivre. Les héros nationaux résultent de l'imaginaire de l'Ouest qui a remâché les contes, les légendes et les mythes de diverses ethnies (Amérindiens, Irlandais et autres Européens) et qui a créé le personnage emblématique du cowboy. Les pionniers ont alimenté une culture d'action et de dynamisme plutôt que de contemplation[17].

Pour conclure cette partie sur les aires géographiques culturelles, il est important de comprendre les particularités régionales qui existent avant la Guerre de Sécession puisque celle-ci les unifiera et valorisera les valeurs du Nord et de l'Ouest au détriment de celles du Sud, qui sont beaucoup trop ancrées dans le passé et près des idéaux européens, si bien que les Américains les rejetteront pour créer une nation distincte: la nation de la bourgeoisie et non plus celle de l'aristocratie. Le mélange des idéologies nordistes et de l'ouest imprègnera la culture nationale d'un idéal libéral d'entreprenariat et d'un idéal libéral d'expression.

La culture américaine après la Guerre de Sécession

Au début de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, les Américains prennent conscience de leur retard en matière de culture. Le lointain passé glorieux leur manquant, ils se tournent vers les thématiques de l'ancien continent et usent de leurs techniques. Les artistes américains sont formés principalement en Angleterre, en France et en Allemagne et ont le réflexe de rejeter l'Amérique en restant sur le vieux continent, ou encore, ils essaient de promouvoir les valeurs du quotidien américain dans leurs œuvres. À la suite de la Guerre de Sécession, les artistes élitistes sont envahis d'une volonté de créer une identité culturelle nationale en s'inspirant du folklore et des traditions venues avec les immigrants. Ils cherchent

Frederic Edwin Church,
*Twilight Wilderness,*1860,
124 cm x 185 cm x 13 cm,
Cleveland Museum of Art

à rompre avec l'Europe, puisque la mentalité de l'époque est fortement influencée par le *Manifest Destiny* qui pousse les Américains à vouloir montrer la beauté de leur pays aux autres. Malgré le fait que les acteurs culturels trouvent leur inspiration dans le domaine populaire, les créations sont destinées à une élite sociale.

La culture intellectuelle, qualifiée de haute culture[18], est destinée à la bourgeoisie montante du libéralisme économique. L'historien Jean-Loup Bourget parle de la présence d'une haute culture aux États-Unis jusque dans les années 1920. À partir des années 1870, il y a une compartimentation de la culture. Les différentes représentations ciblent leur public ainsi que le lieu de leurs représentations. Des codes de conduite spécifiques sont associés aux lieux culturels (opéra, théâtre officiel, salle de concert) de l'élite et les prix sont souvent élevés. L'élite culturelle cherche à idéaliser la société américaine, à instruire les gens sur certaines thématiques et à lancer des idées visionnaires de l'Amérique, tandis que la culture populaire reste facile d'accès, peu coûteuse et agit à titre de rassemblement dans des lieux communautaires. De plus, vers la fin du XIX^{e} siècle, avec la diminution des heures de travail, les gens ont un besoin grandissant de divertissement et ainsi se met en place une culture de masse : « […] les pratiques et la consommation changent de dimension en se faisant plus commerciales. De fait, les productions de la culture américaine répondent à des demandes, elles impliquent des marchés et s'adressent à des cibles ou à des clientèles particulières »[19]. Par l'entremise du marché, la culture cherche à toucher un plus grand nombre de gens pour augmenter les profits et ainsi se démocratiser. Voyons maintenant comment l'idéal de la liberté individuelle se traduit dans les œuvres de la haute culture.

Les arts visuels

La peinture est le principal art visuel qui se développe à l'époque. Nous verrons comment l'idéal de la liberté a influencé les thématiques de l'*Hudson Valley School* et le luminisme.

Au milieu du XIX^{e} siècle, une école (*Hudson Valley School)* de paysagistes américains qui produisent l'ensemble des œuvres entre les années 1855 et 1875 se met en place[20]. Les premières peintures sont inspirées des *White Mountains* et de la rivière Hudson. Par la suite, les peintres voyageront dans tous les territoires des États-Unis en quête d'inspiration. Le paysage, genre artistique inspiré par le romantisme européen et qui sera adapté aux valeurs américaines, dépeint de grands jardins qui rappellent l'Eden. Dans ces grands jardins sont rassemblées des caractéristiques humaines. Par exemple, dans les toiles d'Ashe Durand sont représentées la grandeur, (par la profondeur du paysage et la hauteur du ciel), la fragilité et la faiblesse (par des arbres cassés et des éléments instables) ainsi que l'harmonie, qui résulte de l'ensemble des éléments[21].

Le transcendantalisme présenté précédemment trouve sa place dans la peinture américaine puisque celle-ci doit être,

selon l'idéologie de l'école, un moyen pour permettre aux individus d'être transformés spirituellement et moralement. Le sublime et le divin sont alors intégrés aux paysages. Cependant, ils seront davantage exploités dans le luminisme.

Le luminisme est un courant américain né à la seconde moitié du XIX^e siècle, qui travaille avec les effets de la lumière pour créer l'atmosphère de la toile. Encore une fois, dans ce courant, les paysages terrestres et marins sont valorisés, mais les peintres cherchent surtout à dépeindre la réalité de ceux-ci. Le grand intérêt porté aux paysages est un symbole de grandeur, de liberté, d'espoir et d'abondance. On représente la terre promise dédiée aux Américains, accompagnée d'un sentiment de nostalgie, à l'idée que toute cette abondance est fragile, puisque la nature disparaît au profit des villes. Même dans l'Ouest, on crée un mouvement littéraire, le *western*, qui exprime ce sentiment[22].

En conclusion, l'idéal américain de la liberté se manifeste comme trame de fond dans les paysages par une représentation démocratique dans laquelle évoluent différents éléments, tous distincts, mais égaux, menés par une volonté divine.

La musique

Dans les débuts du XIX^e siècle, les compositeurs américains puisent leur inspiration dans les courants européens: l'opéra italien et les symphonies allemandes. Par contre, comme dans tous les courants artistiques, après la Guerre de Sécession, les artistes désireux de créer une identité nationale se tournent vers le folklore pour donner une teinte régionale à leurs compositions. La majorité des pièces musicales écrites entre 1880 et 1900 évoquent les particularités américaines. Il faut dire que le romantisme et l'impressionnisme français de la fin du siècle ont favorisé les compositions éclectiques, en délaissant les exigences académiques[23].

Thomas Eakins
Le Violoncelliste, 1896,
Huile sur toile, 153,2 X 122,2 cm
Philadelphie, Pennsylvania Academy of the Fine Arts, fonds Joseph E. Temple.

Charles Ives est un des plus importants musiciens de cette période, puisqu'il cherche toujours à rompre davantage avec les normes académiques en explorant de nouveaux sons, de nouveaux rythmes, de nouvelles techniques et en se tournant vers les particularités régionales des États-Unis. Ce musicien cherche l'essence d'une identité nationale et a permis aux artistes qui lui ont succédé une plus grande liberté de création. Il intègre dans ses chansons lyriques des thèmes populaires plutôt burlesques que sentimentaux et remplace, dans les pièces musicales, certains instruments conventionnels par des instruments du quotidien, comme une planche ou une règle[24].

Charles Ives se permet d'explorer de nombreuses avenues musicales en utilisant les particularités régionales du folklore. Bien que la liberté individuelle ne se manifeste pas de façon évidente dans les compositions, les artistes ont une grande liberté d'expression et de création qui leur permet de faire connaître leurs idées personnelles tout en utilisant des moyens plus près de la population. Les œuvres se font plus accessibles car, avec le rejet de l'Académie, il n'est plus nécessaire d'avoir des connaissances culturelles spécifiques pour apprécier les œuvres. La culture se démocratise et l'idéal de la liberté individuelle ne se limite plus à l'élite.

La littérature

En 1888, la *Folk Society* se donne la mission de rassembler les vestiges traditionnels de chacune des petites régions. Les quatre grandes catégories servant de lignes directrices pour juger s'il s'agit ou non d'un élément traditionnel sont l'histoire, l'ethnicité, le régionalisme et les métiers qui permettent d'exprimer les fondements de la culture américaine. Cette association est importante pour le volet littéraire de la fin du XIX^e siècle, puisqu'elle recense les contes, les légendes, les récits et les chants de l'Amérique du Nord qui sont arrivés avec les immigrants mais qui ont été transformés pour ne ressembler en rien à ce que l'ancien continent connaissait[25].

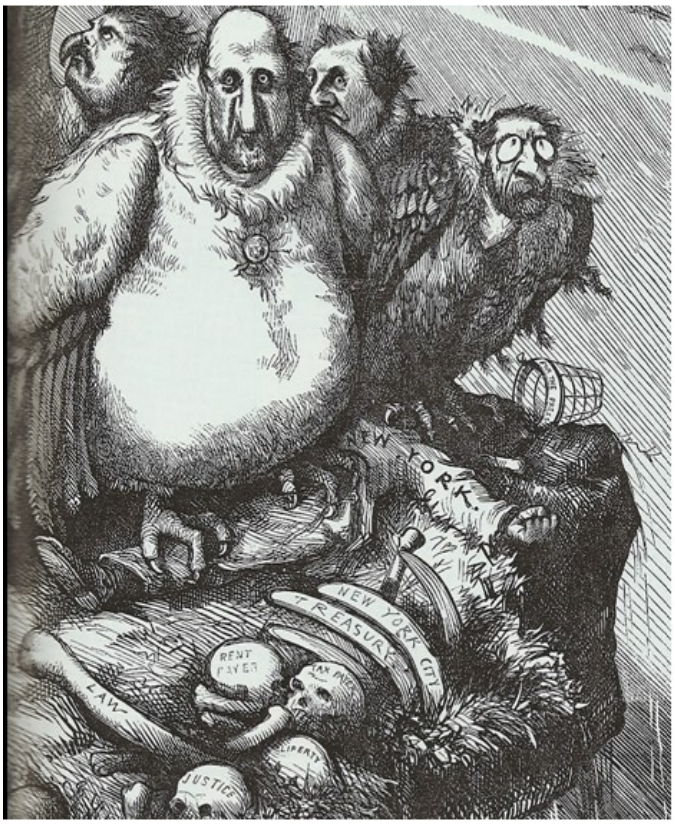
Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on ne rencontre pas de héros nationaux. Il y a pour chaque région des personnages emblématiques plus ou moins reconnus par les autres Américains. Cependant, de nombreuses biographies sont produites dès le début du siècle sur des personnages charismatiques comme Georges Washington. Par contre, ces ouvrages ont plus souvent qu'autrement la réputation de glorifier les prouesses du personnage en falsifiant les faits historiques. Dans la haute culture, les héros sont associés aux grands hommes du peuple alors que dans la culture populaire, ils sont davantage des parvenus, c'est-à-dire des arti-

sans qui réussissent à s'élever socialement[26].

En plus des biographies, au moment de la montée du transcendantalisme d'Emerson, l'élite consomme des essais dans lesquels sont exprimées des réflexions philosophiques. Puis, à la fin du XIX[e] siècle, de nombreux ouvrages didactiques (science, histoire, sociologie, religion, économie, médecine), anthologies et encyclopédies sont produits pour répondre aux besoins élitistes[27].

Puis, dans l'Ouest, un mouvement littéraire intellectuel nommé le *western* littéraire est créé. Ce type de roman met en scène un personnage stéréotypé et moral qui évolue dans le décor des grands paysages de l'Ouest américain, particulièrement les Rocheuses. La nostalgie est la caractéristique principale de ce genre. Le personnage se tarit d'admiration pour le passé et pâtit devant les avancées du capitalisme et de l'urbanisation, qui « détruisent » l'œuvre de Dieu en limitant les richesses à un certain nombre de grands propriétaires. Les personnages conservateurs forgent dans l'imaginaire l'espoir de retourner aux traditions et à l'élan de liberté que pouvait inspirer l'Ouest[28]. C'est d'ailleurs dans l'Ouest, qu'on voit apparaître des œuvres qui critiquent l'idéal prôné, notamment avec Mark Twain.

Enfin, la littérature rencontrée dans la haute culture, met en scène des individus qui trouvent une source de recueillement personnel et la possibilité de s'améliorer en se nourrissant de philosophie, d'encyclopédies et de différents essais sur divers sujets selon leurs intérêts. La littérature permet la réalisation d'une liberté individuelle puisqu'elle permet à l'individu de progresser spirituellement et moralement s'il le désire. D'un autre côté, avec le *western* littéraire, le personnage est lui-même une représentation de l'idéal de la liberté puisqu'il évolue dans un environnement sans frontières, qui ne lui est pas hostile et donc qui lui permet d'exalter ses idéaux et de ses prouesses. De même, par le biais de la *Folk Society,* la culture élitiste se démocratise en y intégrant des particularités du folklore populaire et transmet cet idéal.



Thomas Nast, *Let us Prey,*
Photos Culver, 1876

La culture populaire

Avant d'aborder, dans cette seconde partie, la culture populaire qui se forme après la Guerre de Sécession, nous croyons pertinent de préciser qu'elle n'est qu'une évolution des différentes particularités régionales de la culture populaire. Cette évolution est due, dans la logique de notre hypothèse, à une certaine forme de concrétisation des valeurs que propageait et continue de propager la culture élitiste des États-Unis. Nous ne parlerons pas du folklore spécifiquement, car celui-ci se présente comme un domaine trop relatif à l'environnement et aux influences ethniques dans lequel se trouvent les villes. Nous nous en tiendrons donc à présenter la culture des classes populaires et à faire les liens nécessaires avec le folklore.

Par contre, nous tenons à éclairer nos lecteurs que l'évolution de la culture d'élite et du folklore au sein de la culture populaire ne signifie en rien leur anéantissement. La culture populaire se manifeste davantage comme une culture hybride qui touche la classe moyenne, soit la majorité de la population, et les centres urbains. Les valeurs que prône l'élite s'y retrouvent, mais dans une forme plus concrète, plus personnifiée. L'individu issu de la culture populaire n'a pas ce regard objectif et admiratif pour l'autre; il se regarde, en tant qu'Américain, de façon subjective et critique. Pour comprendre, il souhaite vivre ses valeurs, plutôt que de se faire dire lesquelles il doit adopter. Il souhaite en quelque sorte se retrouver personnellement. L'homme du peuple rejette également le ton sérieux et idéologique de l'élite au profit d'une critique déguisée en d'un humour exagéré. Dans son livre, *L'esprit américain*, Henry Steele Commanger présente bien ce décalage entre l'idéologie pure de l'élite qui ne fait que teinter la culture européenne des valeurs américaines et la présence, pourrait-on dire même l'absence, réelle de ces valeurs dans un monde concret et critique.

Arts visuels

La deuxième moitié du XIX[e] siècle est l'époque qui voit l'appareil photographique se populariser. Cependant, puisque le mécanisme demeure tout de même très rudimentaire, la photographie reste purement descriptive. Elle s'inscrit dans la culture populaire par sa présence intermédiaire dans les journaux et par son intérêt à immortaliser le quotidien des gens. Sinon, l'achat d'un appareil demeure très superflu

pour le modeste revenu de la classe moyenne.

L'art populaire se manifeste davantage dans les caricatures qui sont publiées dans les journaux. On y retrouve encore l'humour composé d'exagération et d'extravagance qui a pour cible, la majorité du temps, l'homme politique et la division entre les classes sociales (riche bourgeois — pauvre prolétaire)[29]. La caricature nous plonge dans un monde concret et paradoxal. Elle fait l'étalage de ce qui compose l'actualité en l'exacerbant et en omettant complètement les idéologies de l'élite. Dans la seconde partie du XIX^{e} siècle, les Américains deviennent maitres dans cet art. C'est Thomas Nast qui sort du lot avec les caricatures les plus marquantes de l'époque. Il offre une critique implacable de ceux qui sont censés maintenir la liberté aux États-Unis. Il est un de ceux qui transmet le mieux la critique, donc la liberté d'expression, puisqu'il utilise le médium du journal.

Musique

La musique populaire provient principalement du folklore, un folklore inspiré des cultures autochtones, noires et européennes différant d'un lieu à l'autre. Comme les autres éléments de la culture, il se mélangera à la musique classique européenne. C'est un Européen, Dvorak, qui enclenche le mouvement. Il contribue surtout à faire germer l'idée que les deux types de musique peuvent être combinés[30]. À peu près au même moment, Edward Mac Dowell, un Américain de naissance, se passionne pour le folklore amérindien et travaille à le transposer dans la musique orchestrale pour créer de la musique populaire. Il s'opposera à Dvorak, qui ne fait qu'exploiter un thème folklorique. Pour Mac Dowell, la musique américaine ne possède pas qu'un thème, elle a aussi un rythme et une mélodie propres qu'il faut communiquer[31]. Cependant, la musique demeure orchestrale et conditionnée dans un cadre strict. Mac Dowell, ayant été éduqué en Europe, ne sortait pas des convenances. Il a toutefois essayé de représenter les vertus de l'homme américain par l'intermédiaire de cette musique qu'il veut populaire, sant toutefois qu'il parvienne à atteindre son but[32].

Dans la chanson populaire, les chansons de cowboys traduisent un parfait idéal de la liberté américaine des dernières décennies du siècle étudié. Les chansons de cowboys mettent en scène les personnages emblématiques de l'Ouest. Avant la Guerre de Sécession, les chansons relatent leurs conditions de vie médiocres, leur errance et leur solitude. Puis, après la guerre civile, le cowboy devient une figure populaire et dans les chansons s'expriment sa bravoure, son côté d'aventure, son ingénuité. Elles le font maître de la paix du cheptel puisqu'il lutte contre les brigands (voleurs ou riches hommes) et il redistribue aux gens dans le besoin. Il est un symbole de la liberté individuelle[33].

Arts de la scène

Le théâtre en ville gagne toujours en popularité, mais il demeure inaccessible pour la population rurale. Le spectacle évolue donc vers le cirque. Le meilleur exemple à citer est celui de P. T. Barnum qui, avant, œuvrait à l'opéra et au théâtre. Il se lance, à 60 ans, dans l'entreprise du cirque où il exhibe d'étranges personnages, dont l'identité est souvent mensongère ou tournée en ridicule[34].

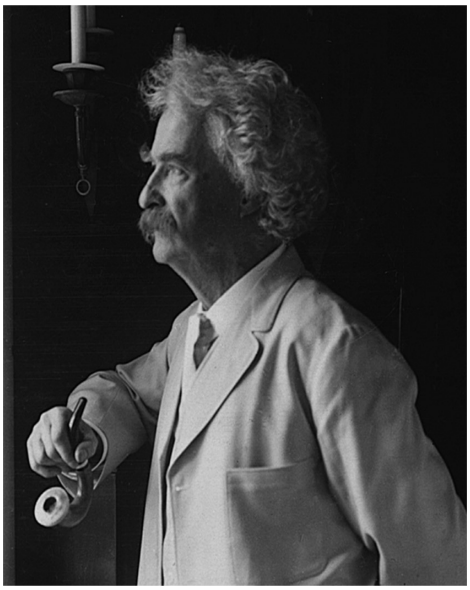
Le sport spectacle gagne également en popularité, notamment le baseball, la lutte, la course de cheval et, plus vers l'Ouest, le rodéo. C'est principalement le baseball qui est apprécié par la classe populaire. C'est un jeu simple, à jouer et à organiser. Plusieurs en feront l'éloge, dont Mark Twain qui l'identifie à son époque :
«l'expression même de l'élan, de la poussé, de la ruée de ce XIX^{e} siècle batailleur, déchaîné, pressé, bouillonnant. »[35]

En sortant de la guerre, les Américains cherchent à se distraire et à oublier les tourments qu'ils ont vécus. C'est là qu'ils consomment la culture, principalement le spectacle, car il attise la fierté des spectateurs. En tant que peuple fier, on se doit d'être les meilleurs dans nos disciplines et d'être les plus originaux (les Européens détestent le baseball). Les Américains se sentent donc libérés, puisqu'ils se sentent supérieurs à ceux qui leur donnaient autrefois des ordres.

La presse

Avec la large distribution des journaux, la culture écrite devient accessible à tous. À ses débuts, le journal est destiné à des intellectuels. C'est dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle que la classe populaire commence à s'y intéresser. Des chroniques qui exagèrent la situation politique en une critique humoristique s'y insèrent progressivement. Comme elles nécessitent un minimum de connaissances sur ce qui se passe dans l'actualité, le journal attire plus de gens. C'est d'ailleurs le cas de Mark Twain, auteur de plusieurs ouvrages, dont le célèbre *Les aventures de Tom Sawyer,* publié en 1876, qui parvient à personnifier l'Américain avec l'humour qui annonce la critique[36]. Mark Twain est un critique, puisqu'il se fait témoin de ce qui se passe dans la société. Il est reconnu comme une figure littéraire importante de l'époque avec Walt Whitman qui lui, est davantage un poète. Whitman n'a qu'un livre à son actif : *Feuilles d'herbe*[37]. Il publie l'ouvrage en 1855 pour la première fois, et termine la dernière des neufs rééditions en 1892. Contrairement à Mark Twain, il valorise le monde qui l'entoure en appliquant les thèmes de l'élite à un univers populaire qui tente de s'élever socialement. Walt Whitman est un mélancolique qui essaie de devenir conforme à l'idéologie de liberté. Il cherche à se personnifier dans son livre[38].

L'importance de cette personnification pointée par la littérature s'explique par la séparation qu'ont opéré les États-Unis avec leur ancêtre l'Europe. Ils se retrouvent donc culturellement laisser à eux-mêmes. L'élite maintient en vie certains éléments culturels en en changeant un peu la saveur et la classe populaire demeure avec ses angoisses sociales. Mark Twain présente des héros orphelins, de différentes origines raciales qui évoluent dans un monde grotesque et parodique. Walt Whitman, lui, se montre tel qu'il est, un être si optimiste devant le monde qu'il nous emporte dans la nostalgie du « J'aimerais être ainsi ». La littérature populaire est donc une réponse à l'idéologie de la liberté, ou plutôt, une démonstration de l'impossibilité de s'identifier aux modèles



Mark Twain,
Underwood & Underwood,
1907

valorisés par la société. D'autre part, ces auteurs représentent aussi la liberté d'expression ou la possibilité pour tous de faire des critiques sociales.

La culture de l'élite rejoint la culture populaire par la recherche constante d'une identité à laquelle s'attacher. Après la Guerre de Sécession et l'unification politique des États-Unis, l'identité nationale devient une préoccupation de taille au sein de la population. Les idéologies des grands artistes, comme celle de la liberté, vont alors rejoindre un plus grand nombre de gens. De son côté, la culture populaire critique cette idéologie et se fait porteuse d'une liberté d'expression immense pour l'époque.

Conclusion

La culture américaine du XIX^{e} siècle est en effervescence. Il y a dans ses débuts un semblant de culture qui repose sur l'aspect pratique de la création; la fin de la guerre civile réveille chez les artistes un désir d'unification et d'identification nationale. Les élites cherchent à accorder plus d'importance au quotidien américain et aux valeurs sociales du nouveau continent. Dans ce besoin criant d'identité nationale, les connaissances de l'ancien monde sont transformées ou délaissées. Les artistes ont une grande liberté d'expression, puisque comme nous l'avons souligné avec le musicien Charles Ives, le rejet de méthodes strictes permet l'exploration de nouvelles sources d'inspiration : les multiples folklores régionaux. En peinture, les artistes expriment l'idéal même de la liberté en peignant des paysages américains. Ceux-ci représentent de façon symbolique la société démocratique, composée d'individus distincts mais égaux. Enfin, le transcendantalisme dans la littérature américain permet aux individus d'exprimer leur vision du monde et de lui apporter des explications qui permettent l'élévation spirituelle et morale de l'individu.

Que ce soit dans la culture régionale nordiste, sudiste ou de l'Ouest au cours de la première partie du XIX^{e} siècle, les individus sont animés par le gain et par l'espoir de s'élever socialement. Le Sud contraste particulièrement avec les idéaux du Nord et de l'Ouest, mais il faut dire que sans le système esclavagiste, les grands propriétaires ne pourraient pas parler de liberté, puisque pour ces gens le travail n'est pas valorisé. Alors que dans le Nord, le travail est le symbole de la réussite sociale qui mènera l'individu à se doter davantage de liberté. Les pionniers de l'Ouest, eux, trouvent leur liberté dans l'abondance des ressources disponibles. À la suite de la Guerre de Sécession, les particularités régionales seront mises en commun pour créer une culture nationale. Ainsi s'exprime la liberté individuelle promulguée auparavant par les différentes cultures élitistes américaines.

Le besoin criant de construire une identité nationale démocratise la culture et permet à tous d'y accéder selon leurs moyens financiers. Du moins, la culture d'élite s'ouvre sur la culture populaire pour s'en inspirer. Il y a effectivement un idéal de liberté américain qui flotte tout au long de la seconde partie du XIX^{e} et qui est reconnue par les classes populaires lorsqu'elles en font la critique dans leurs œuvres.

Nous avons brossé un portrait général de la complexité de la culture américaine, de ses influences et de ses représentations. Il semble que l'idéal américain de la liberté individuelle soit une valeur reconnue par les différentes strates sociales de l'époque, puisque les artistes en font soit l'éloge, soit la critique. Du moins, si cette liberté qui n'est pas acquise pour tous, elle est un idéal à atteindre.

Références

[1] F. DURPAIRE et *al.,* La *civilisation américaine,* p. 82.
[2] L'histoire américaine étant beaucoup plus jeune que celle de l'Europe. Les Européens de l'époque ne reconnaissent pas les événements du passé comme des éléments fondateurs d'une culture: pour cette raison, ils diront que le peuple américain est dénué de passé.
[3] Notons ici que les historiens dénotent des changements majeurs après la Guerre de Sécession (*Civil War* 1861-1865). On associera donc ,dans l'éventuelle recherche, la première partie du siècle à la période précédant cette guerre et la seconde partie du siècle, à la période qui lui succède.
[4] F. DUPRAIRE et *al.*, *op. cit*., p. 178.
[5] *Ibid..,* p. 199.
[6] *Ibid..,* p. 184.
[7] *Ibid..,* p. 178.
[8] J-P. FICHOU, *La civilisation américaine*, p. 76.
[9] J-L. BOURGET, *et al., Histoire de la culture américaine*, p. 182.
[10] J-L. BOURGET *et al., op. cit*., p. 189.
[11] *Ibid.,* p. 70.
[12] *Ibid.,* p. 79.
[13] J-P. FICHOU, *op. cit,* p. 16.
[14] *Ibid.*, p. 76.
[15] *Ibid.*
[16] *Ibid.*, p.180.
[17] *Ibid.*, p.179.
[18] L'auteur parle de haute culture quand un petit groupe social a accès aux créations artistiques soit pour le prestige que celles-ci génèrent ou parce que les contemplateurs doivent être dotés d'une base pour en comprendre les subtilités.
[19] J-L. BOURGET *et* al., *op. cit*., p. 190.
[20] PBS, http: //www.pbs.org/wnet/ihas/icon/Hudson.html, [En ligne].
[21] *Ibid.*.
[22] *Ibid.*
[23] A. GAUTHIER, *La musique américaine,* p. 43.
[24] *Ibid.* p. 48 et 49.
[25] J-L. BOURGET et al., *op. cit*., p. 96.
[26] *Ibid.,* p.136.
[27] *Ibid..,* p. 138.
[28] *Ibid.,* p. 192.
[29] Henry Steele COMMAGER, *L'esprit américain,* p. 31.
[30] A. GAUTHIER, p. 37.
[31] *Ibid*, p. 38.
[32] *Ibid*, p. 38-39.
[33] J-L. BOURGET *et al., op. cit*., p. 206 et 207.
[34] Jean Baudez, « Cirque Barnum », *Encyclopédie universalis*.
[35] T. Harry WILLIAMS, *Histoire des États-Unis*, p. 61.
[36] Bernard POLI, « Mark Twain », *encyclopédie universalis.*
[37] Roger ASSELINEAU, « Walt Whitman », *encyclopédie universalis*.
[38] *Ibid.*

Médiagraphie

ASSELINEAU, Roger, «Whitman, Walt», *Encyclopédie Universalis*, [en ligne], [s.l.], **[http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/walt- whitman/],** (page consultée le 30 mars 2010)

BAUDEZ, Jean, «Barnum cirque», *Encyclopédie Universalis*, [en ligne], [s.l.], **[http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/cirque-barnum/]**, ((page consultée le 30 mars 2010)

BOURGET Jean-Loup, et *al., Histoire de la culture américaine*, Paris, PUF, 1993, 612 p.

COMMAGER, Henry Steele, *L'esprit américain, interprétation de la pensée et du caractère américain depuis 1880*, PUF, Paris, 1965, 585 p.

CHÉNETIER, Marc, «États-Unis d'Amérique (Arts et culture) La littérature», *Encyclopédie Universalis*, [en ligne], [s.l.], **[http:// www.universalis- edu.com/encyclopedie/etats-unis-d-amerique-arts-et-culture-la-litterature/],** ((page consultée le 30 mars 2010)

DURPAIRE François *et al., La civilisation américaine*, Paris, PUF, 2006, 621 p.

FICHOU Jean-Pierre, *La civilisation américaine,* Paris, PUF, 1987, 125 p.

GAUTHIER André, *La musique américaine*, Paris, PUF, 1963, 126 p.

HAMPSON, Thomas, « Hudson River School », *PBS*, [en ligne], [s.l.], **[http:// www.pbs.org/wnet/ihas/icon/Hudson.html]**, (page consultée le 25 mars 2010)

MATHER François, *Le réalisme américain; Du dix-huitième siècle à nos jours*, Suisse, 1978, Skira, 187 p.

Plusieurs auteurs, *Les artistes américains à l'exposition universelle*, Paris, 2001, 191 p.

POLI, Bernard, «Twain, Mark», *Encyclopédie Universalis*, [en ligne], [s.l.], **[http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/mark-twain/]**, (page consultée le 30 mars 2010)

WHITE Stephen, *La photographie et le rêve américain* 1840-1940, Paris, 2002, Marval, 212 p.

WILLIAM, T.Harry, *Histoire des États-Unis, vol. 2*, Lausanne, Vevey, 1968, 626 p.

Histoire et Civilisation

Un programme pour les passionnés d'histoire et d'idées

www.cegepsherbrooke.qc.ca/~hec